

LE MONDE ILLUSTRÉ



24 NOVEMBRE 1945

PRIX : 30 FRANCS



RAFLE A BERLIN

AU COURS D'UNE OPÉRATION CONTRE LE MARCHÉ NOIR,
LES SCHUPOS ARRÊTENT DES SOLDATS DE L'ARMÉE ROUGE

F.P.P.

CROIZET
COGNAC

FONDÉE EN 1805

acheter ? vendre ?

problèmes faciles si
vous consultez des

SPÉCIALISTES ÉPROUVÉS

P. MAZURIER

CABINET LECOMTE et C^{ie}
FONDÉ EN 1901

Directeur

25, Boul. de Sébastopol
PARIS (1^{er})

CESSION D'HOTELS
MAISONS MEUBLÉES
PENSIONS DE FAMILLE

Métro : Châtelet — Central 32-32 et 32-33

FONDS DE
COMMERCE DE LUXE
DE DAMES ET DIVERS

ÉTABLISSEMENTS
VOISIN & LE CAPON

Leur devise

LOYAUTÉ

votre sécurité

25, Boulevard des Italiens, 25
PARIS (2^e)

RICHELIEU 68-40 (lignes groupées) — (OPÉRA)

SITEC

COMMERCES DE GROS & DÉTAIL

27, Rue de Marignan, 27
PARIS (8^e)

Tél. ELY. 01-65 et 01-66 — Métro : MARBEUF

USINES
INDUSTRIES
IMMEUBLES
PROPRIÉTÉS

LSP



CHEVEUX SECS
chaque matin
une friction :
Pétrole Xour

XOUR

P. HÉBAULT

Vous
ne
vivez
plus
ainsi.



SOYEZ XX^{ème} SIÈCLE
SIÈCLE DE L'ÉLECTRICITÉ

Bientôt... les
appareils ménagers

Calor

seront de nouveau

AU SERVICE DE LA FEMME DE FRANCE

ARCHAT

Roffignac

LA
MARQUE



que... le bon
COGNAC

ARMAGNAC
DOMAINE
DU PONCHON
Premier
Grand Crû

R.P. Dumas & C^{ie}
PROPRIÉTAIRES
GABARRET-EN-ARMAGNAC * Landes



CHAQUE BON DE LA LIBÉRATION QUE VOUS SOUSCRIVEZ
C'EST UNE PIERRE QUE VOUS APORTEZ
A LA RECONSTRUCTION DU PAYS

On ne fait pas mieux

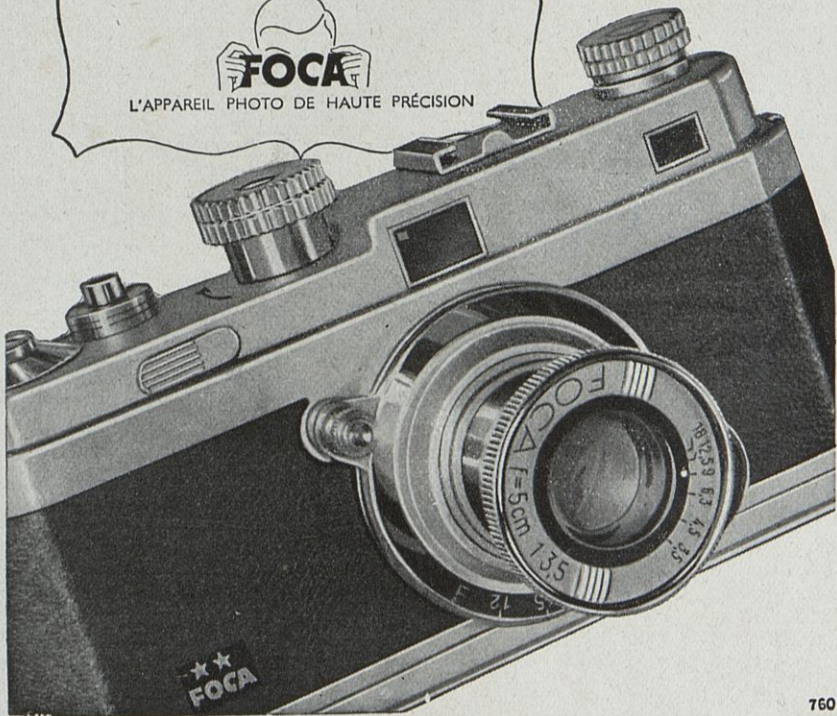
Les appareils Foca sont fabriqués par la Société Française Optique et Précision de Levallois — au capital de 11.950.000 frs. — qui, en matière d'optique, occupe une des toutes premières places sur le marché mondial. C'est dire que la qualité Foca n'a rien à envier à celle des marques les plus anciennes et les plus réputées.

PETIT FORMAT 24 x 36

Aucun appareil Foca ne doit être vendu au-dessus des prix imposés.



L'APPAREIL PHOTO DE HAUTE PRÉCISION



760

REVEA

*Harmonie
ET QUALITÉ*

Les gaines, les ceintures, les soutien-gorge "RÉVÉA" répondent aux exigences les plus immédiates de la femme moderne : élégance dans la ligne, simplicité dans la forme, qualité et raffinement dans la fabrication

Les modèles "RÉVÉA" dessinent une silhouette souple, jeune et séduisante.

Révéa

GAINES. CEINTURES
SOUTIEN-GORGE

41 RUE DE PARADIS, PARIS
GROS: REVEL, 87, COURS GAMBETTA, LYON

*Bientôt en vente partout
comme par le passé*

D.P.P.

COGNAC

CASTILLON

LA MARQUE
DE PRÉDILECTION

POUR LE BAL
LE THÉÂTRE
LES RÉCEPTIONS.



...UN PEIGNE NŒUD, SIGNE
AUGUSTE BONAZ
AJOUTE A VOTRE COIFFURE,
MADAME, UN ÉCLAT PARTICULIER
D'ÉLÉGANCE ET DE DISTINCTION

Auguste Bonaz

S A AUGUSTE BONAZ, RUE DU CHATELET, YOYONNAX (AIN)



Les Détroits. De nouveau les impérialismes s'y affrontent. La sécurité d'une nation prévaudra-t-elle sur la sécurité collective. C'est le problème.

LA FRANCE ET LE MONDE

CONFLIT DE PRINCIPES AU BOSPHORE

Les difficultés dans lesquelles se débattent actuellement les Trois Grands sont une illustration nouvelle du désordre dangereux auquel conduisent les abandons de principes.

Voici que, parmi tant de points de friction, le plus ancien, le plus névralgique vient à l'ordre du jour. En dénonçant le traité qui la liait à la Turquie depuis vingt-cinq ans, l'U.R.S.S. a réveillé tout à coup la question des Détroits. Cela, sous l'angle même où elle est le plus insoluble, où elle présente le maximum de dangers pour la paix du monde : en raisonnant du point de vue de sa propre sécurité.

Que demande l'U.R.S.S. à la Turquie ? Une modification territoriale : la restitution des vilayets de Kars et d'Ardahan. Une révision unilatérale d'accords qui furent signés par dix nations, toutes intéressées : la Convention de Montreux. L'acceptation enfin de modifications de frontières dans les Balkans au profit d'un Etat slave, satellite de la puissance russe : la Bulgarie. Ces trois demandes, ne sont-elles pas la preuve que l'U.R.S.S. ne semble guère croire à l'efficacité de la sécurité collective et qu'elle entend prendre ses assurances personnelles contre toute agression ?

La modification des accords de Montreux et la révision des frontières dans les Balkans mettent en cause tout l'équilibre des forces en Méditerranée orientale.

Jusqu'à présent, la sécurité des Détroits avait été raisonnée en termes de stratégie navale. La défense contre une intrusion éventuelle d'une flotte ennemie en mer Noire, la protection de la sortie d'une flotte de guerre en Méditerranée orientale exigeaient la fortification des Détroits proprement dits, le contrôle d'une zone étroite sur les deux rives, protégeant les entrées contre une tentative de débarquement, enfin la neutralisation ou la possession des îles de la mer de Marmara et de certaines îles de la mer Egée. L'avènement de la guerre aérienne a conduit à modifier profondément ces conceptions traditionnelles. Des bombardiers et des chasseurs prenant l'air des îles de l'Archipel,

ou de tout autre endroit à portée des côtes d'Europe et d'Asie, peuvent facilement rendre impraticable l'entrée ou la sortie des Détroits des deux côtés.

Rien d'étonnant donc que les Russes réclament, non seulement une participation substantielle au contrôle des Détroits eux-mêmes, mais l'établissement de bases permanentes sur un territoire assez étendu pour prévenir l'établissement de forces aériennes ennemies dans la limite de portée au moins des bombardiers moyens et des chasseurs. Cette zone de sécurité englobe ainsi le Sud-Est de la péninsule balkanique, toutes les îles de l'Archipel, et le Nord-Ouest de l'Anatolie. Ceci explique pourquoi la troisième demande soviétique tend à rectifier les frontières des Etats balkaniques en faisant droit aux réclamations bulgares concernant la Thrace et la rive Nord de la mer Egée. L'Union Soviétique recherche plutôt une maîtrise absolue et exclusive en mer Noire, et la fermeture à sa guise des voies qui y conduisent. Si son souci était de déboucher en Méditerranée, elle n'aurait guère besoin de réviser la Convention de Montreux, qui lui accorde cette faculté sans aucune limite. Cependant, les précautions territoriales mêmes qu'elle est amenée à prendre pour s'assurer cette maîtrise, peuvent présenter un caractère offensif. Des intérêts vitaux sont en présence, et s'exaspèrent à mesure que la science rétrécit les limites du monde. Toute sécurité absolue ne peut plus se concevoir sans être une menace pour d'autres sécurités.

M. Bevin, dès son premier discours, affirme l'intérêt vital de l'Angleterre dans le bassin méditerranéen. Le président Truman émet l'opinion que les Détroits, comme le Danube et le Rhin, présentent un intérêt de caractère international.

La France, une fois de plus, peut et doit élever le débat. Elle doit le ramener sur le terrain des principes, que sa position même lui impose de défendre.

Les multiples problèmes que la seconde guerre mondiale a créés pour tous les Etats, exigent que pour les résoudre, les nations, grandes et petites, collaborent sans arrière-pensée et ne ressuscitent point

les querelles qui sont à l'origine même des deux derniers cataclysmes mondiaux. La garantie de sécurité que l'on voulait obtenir jadis, il importe de la rechercher aujourd'hui, non pas dans la possession de telle ou telle voix d'amis, mais dans la collaboration de toutes les nations. Car le formidable développement de l'arme aérienne et la découverte de la bombe atomique ont complètement modifié les données de la stratégie moderne : aucune nation ne peut se prétendre à l'abri par ses propres moyens.

Cette collaboration, sans laquelle le monde va inéluctablement vers un nouveau conflit, mille fois plus atroce que le précédent, ne peut être féconde que si elle est basée sur le droit naturel et sur la justice sociale. La nouvelle Russie se trouve, de ce fait, à la croisée des chemins.

Si l'idéal qui anime ses dirigeants reste socialiste, une page magnifique de l'histoire de l'humanité s'ouvre à ses jeunes destins. Il suffit pour cela que le successeur de Staline reste fidèle à l'esprit des créateurs du premier Etat où ait été abolie l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais si l'attitude nouvelle de l'Union Soviétique reflète l'influence des militaires, héritiers des traditions du passé, d'un Joukov, par exemple, qui pourrait bien un jour succéder à Staline, il est à craindre qu'elle ne soit qu'un prélude à l'affaiblissement de l'esprit socialiste, un alignement sur les égoïsmes nationaux que la Révolution d'octobre 1917 s'était donné pour tâche de combattre. De cette alternative dépendra, en dernier ressort, la position de la France. Elle coopérera de toutes ses forces à une organisation collective de la sécurité, garante des libertés individuelles et de la justice sociale qui sont les principes immuables de sa politique. Elle ne pourra par contre souscrire à un abandon doctrinal qui, accordant la primauté à des intérêts égoïstes et à des soucis immédiats, justifierait une dernière fois, en la trahissant, la thèse fameuse de Lénine : « L'impérialisme, dernière étape du capitalisme. »

M.I.

LITTÉRATURE DU DÉSESPOIR

par MARIUS GROUT (PRIX GONCOURT 1943)

Je connais bon nombre d'esprits qu'attriste ou scandalise actuellement une littérature qu'il faut bien nommer la littérature du désespoir. Et sans doute conviendrait-il de ne point parler seulement de littérature, et d'étendre le procès aux différents arts et même à ces différentes réjouissances, quelquefois sans prétentions artistiques, par quoi nous essayions, autrefois, et parvenions facilement, à donner à notre vie une saveur de fête. Car il y eut un temps, je l'ai connu, où de merveilleuses sources de joie ne demandaient qu'à jaillir, où chaque matin, si une danse se nouait quelque part, s'ouvrait d'avance pour y entrer, où même les mains les plus amoureuses de solitude tentaient dans l'ombre le geste qui remercie Dieu, ou les dieux. En ce temps, on savait ce qu'est l'action de grâces. Je reconnais que, depuis, j'ai vieilli, un peu souffert, et que je suis en grand danger de confondre la facilité la plus commune à toute enfance avec celle du monde qui l'entourait; cependant, je ne doute pas que nous ayons perdu de notre confiance et de notre allant. L'étude attentive du visage de nos enfants nous apprend là-dessus, si nous sommes honnêtes, plus que nous ne voudrions savoir. Le monde n'a pas seulement changé chez les hommes, mais dans les nurseries et dans les cours de récréation. Et, si j'en reviens aux plaisirs des grands, quelle amertume! Est-ce que cela peut encore s'appeler plaisir — cela, cette violence au premier élan, cette peur, au fond, de manquer ce qu'on désire atteindre? Cette peur? Que dis-je? cette certitude déjà, mais qui tâche de se cacher à elle-même, de ne rien obtenir de ce qu'on souhaitait. Maintenant, il n'est plus de départ qui ne s'accompagne d'un grand cri. Or, tout départ sûr de soi, en ces sortes d'aventures, est silencieux. Et, s'il n'est silencieux, au maximum il joue doucement. Il sait qu'on ne force le rire ni l'exaltation. Il connaît que la joie est une grâce. Plutôt, il le pressent, et ce pressentiment, déjà, dessine la joie, lui propose les seuls chemins qu'elle puisse prendre. N'importe, malheureux moi-même, j'ai tâché de croire à ce grand cri. Je me suis jété dedans comme on s'enivre. Il me faut bien, il nous faut bien (nous sommes, hélas, trop intelligents) après quelques instants de mauvaise conscience, reconnaître que les rires sont grinçants, que l'esprit est de l'ironie, que l'ironie devient bientôt de la colère et du désespoir. Toute œuvre d'art, roman, poème, peinture, sculpture, retombe pour finir sur elle-même, comme épuisée par l'effort qu'elle a fait pour tenter de s'échapper. Et, furieuse d'avoir manqué ce qu'elle rêvait, il arrive qu'elle se détruise rageusement. Au lecteur, au spectateur, légers ou distraits, qui assistent à cet écroulement, il semble que ce soit juste cela qui ait été voulu, ce grand rire sarcastique de la fin, ce piétinement du meilleur par le démon. Or, en dépit de toutes apparences, j'assure qu'il n'en est rien. J'assure qu'on voulait fête et dilatation. J'assure que le monde veut fête et dilatation, qu'il est créé par la joie et pour la joie. Même notre très déplorable monde. Surtout notre très déplorable monde. Je sais ce qu'ont engagé tel et tel dans ce qu'il faut bien appeler tristement, pour finir, une affaire ou une opération. Car ce n'est qu'une affaire ou une opération. Et c'est pour quoi j'aimerais qu'au moins l'on ne se méprenne pas, qu'on sache, justement, que quelque chose est engagé. Et tout peut-être. Qu'on y réfléchisse dans la création artistique, et je le dirais volontiers de toute création, il n'est pas un homme qui ne se mette en route, dit-il lui-même le contraire, et le dit-il surtout lui-même et fort, sans engager le meilleur de soi, sans tenter de se dépasser lui-même pour atteindre... quoi? Mais ce « quoi » nous ne le connaissons jamais que par la fièvre qu'il met en nous, et par le sentiment, parfois, au soir tombant, de voir se dessiner au loin les murailles de la ville merveilleuse. Tout véritable artiste, tout véritable créateur, n'en demande pas plus. Les artistes d'aujourd'hui sont de véritables artistes. Même si leur engagement paraît sans gravité et sans force. Certes, chacun s'engage que ce qu'il peut, et ce monde a été tellement requis par toutes sortes d'autres engagements, tellement pressé, que la surabondance de sang nécessaire à toute création n'est plus quelquefois qu'un filet d'eau. Mais l'acte demeure dans sa vérité essentielle. Le reste est affaire de nature, affaire de ciel et de vents, affaire de temps.

Il est arrivé, et c'était des moments, sans doute, où la littérature doutait d'elle-même, que des littérateurs, ou qui croyaient encore en être, se soient adressés à leurs lecteurs sur un ton prophétique. Ils les invectivaient, ils les prenaient à témoin, il les eussent secoués pour en tirer quelque cri ou quelque grognement. Cela ne se fait plus ni ne saurait se faire: on a abusé du délire et, au demeurant, nous en sortons. Cependant, on a abusé aussi d'une certaine froideur. Par l'effet de la distance et du respect, le lecteur est devenu « l'objet » lecteur. (Ainsi y a-t-il des malades « objets » pour la médecine et, pour les politiques, des « objets » citoyens.) Je voudrais, sans tomber dans le prophétisme et l'impudeur, essayer de renouer avec l'homme vivant, établir avec lui une communion dont l'intelligence et le sourire ne seraient pas exclus, et, touchant cette littérature du désespoir dont il est évident qu'elle est de beaucoup, si l'on veut bien rester sur le

plan littéraire, notre meilleure et notre plus significative, m'adresser à ceux de ces lecteurs qu'elle attriste ou qu'elle scandalise.

Vaudrait-il mieux, comme ils le souhaitent, s'en retourner avec eux vers cette littérature saine qu'ils ont connue, qui les a formés, et dont subsistent, aujourd'hui encore, quelques témoignages et quelques témoins? L'œuvre de Bourget peut-elle se relire, et Henry Bordeaux suffit-il à notre époque? Nos traditions sont-elles ressaisissables? Je ne le crois pas. Si tentés que nous soyons par un monde en ordre (la plupart d'entre nous en ont connu la douceur et l'ont savourée au point de croire que le paradis est derrière eux), il ne faut pas nous dissimuler que ce monde est perdu à jamais. Perdue à jamais, aussi, la notion du solide. Nous vivons dans l'instable et le fluctuant; le mot établir disparaît de notre vocabulaire: on n'établit plus la paix, on n'établit plus ses enfants. Nous avons dû renoncer à cette sorte d'« établissement » qu'était le déterminisme universel — quelle plénitude de sécurité dans une telle expression! — et les mathématiques elles-mêmes, qui avaient fait notre consolation, si nous les poussons au delà d'un certain degré, au lieu de leurs surfaces gelées, ne nous proposent plus que des transparences inquiétantes, des transparences aux transparences. Il n'est plus évident, dans l'ordre de la littérature, qu'on sache ce que parler veut dire. Les idées d'acte et de responsabilité se sont quelquefois dissoutes et l'homme moderne, s'il est conscient, se trouve aussi dénué devant l'univers intellectuel que son ancêtre des cavernes devant l'univers physique. Nous sommes dans l'âge du tremblement. On peut, bien sûr, s'imaginer qu'on ne tremble pas, prétendre que le tremblement n'est qu'une illusion, qu'un effet de notre peur et qu'une attitude ferme mettra soudain les démons en fuite. Mais c'est un entêtement qui ne saurait durer: le monde visible existe aussi, et se rappelle brutalement à nous: il n'y a pas si longtemps que nos propres maisons étaient secouées, et qui pourrait honnêtement prétendre qu'elles ne le seront plus jamais? Faire face au monde, actuellement, c'est faire face au désordre et à la peur. Nous savons, au fond de nous, que les histoires sont des histoires et que nous n'avons plus permission d'être des enfants; et nous ne sommes pas trop fiers de nous si, un temps, nous avons succombé à la tentation du passé et rêvé à je ne sais quels impossibles recommencements. Je n'aime pas parler de l'Histoire, avec un grand H, je ne me mets pas à genoux devant l'Histoire, je sais que c'est nous, finalement, qui faisons l'Histoire, mais je sais aussi que tout pas dessine le pas suivant et que ce n'est que par jeu ou en rêve que nous refaisons le même chemin. Si nous devions, éternellement, remâcher les mêmes nourritures qu'ont mâchées nos ancêtres, ce monde finirait par sentir plus mauvais que celui que nous propose actuellement la littérature du désespoir.

Et que faire donc, si, dans le désespoir non plus, nous ne pouvons plus vivre? J'entends beaucoup parler de sursaut, d'effort — on parle même d'effort cornélien. Voilà, il nous faudrait nous battre avec notre destin, le saisir au cou, l'étrangler. Notre connaissance du monde des objets, qui est à peu près notre seule connaissance, notre pratique toute récente de la guerre et de ses méthodes nous inclinent à ces sortes de solutions. Qui n'en sont pas. La violence ne change point l'ordre profond des choses. J'ai connu un docteur qui, souvent en panne sur la route, donnait des coups de pied dans son moteur. La voiture, trop évidemment, n'en restait pas moins en panne. Et si une montre, secouée rageusement, peut, par chance, reprendre vie, il n'en est pas de même dans l'ordre qui nous intéresse. Les invectives contre la littérature du désespoir, ou la constitution artificielle, face à la littérature du désespoir, d'une littérature héroïque, d'une littérature de sauvetage, ne donneront jamais rien. Cela revient à frapper du pied dans le moteur. Il faut user d'autres méthodes, et d'abord, peut-être, avoir une connaissance plus exacte du désespoir, savoir en quoi il est fondé, par quel processus inévitable, par quelle loyale enquête il se rattache à ce qui, hier, était vie et vie glorieuse; comprendre que si, devant notre impatience et devant notre inintelligence, il peut prendre figure de mort, il peut aussi se présenter à nous, pour que nous traversions les apparences, comme le signe du détachement d'avec le passé, et donc du renouvellement.

« De préférence l'amer », disait Jean de la Croix. Pour des années encore, nous avons à vivre dans l'amer. Nous n'en maudirons pas les dieux, au contraire. Ce qui est âpre, ce que d'abord nous refusons, voilà ce qui est pour nous force et nourriture. Les miels et les laits très doux qui ont parfumé la chair des vieux rêves ont perdu pour nous toute vertu. Il est possible que, demain, nous retrouvions la joie et la dilatation, que notre prose, que nos poèmes, que notre peinture, que nos fêtes soient un très pur chant d'allégresse. Je dis même que cela est certain. Mais je dis aussi que ce chant d'allégresse ne jaillira que si, dans les temps que nous vivons, nous avons profondément, humblement, et virilement pourtant aussi, consenti à l'amertume. Telle est la loi des éclosions qu'elles se fient d'abord aux nuits de la terre. Et tout alors semble perdu, mais au printemps...

misère noire marché noir à BERLIN



Sous l'œil vigilant de la Military Police, les policiers berlinois procèdent aux vérifications à la braderie noire. Le butin est varié.



LA police militaire britannique raffle le marché noir cet après-midi, me dit mon informateur. Nous sommes dans un de ces cabarets incroyables de la Friedrichstrasse où les soldats alliés cherchent à noyer leur ennui aux sons d'une musique hideuse de vieux phono, devant une « Molle » de bière immonde.

— Qu'est-ce qu'on risque ? demandai-je. Je m'en vais au Tiergarten, en civil.

— On vous emmènera en prison, c'est tout, m'assure mon ami qui est toujours très au courant. Si vous n'avez pas de denrées rationnées, ni de fausses cartes d'alimentation sur vous, on vous relâche après interrogatoire.

Je sors et je m'en vais à pied vers le Tiergarten. Les indications dans le métro de Berlin n'ont jamais été très claires : je ne sais pas s'il y a une ligne possible d'ici jusqu'aux lieux de la rafle. Et l'odeur effrayante de l'« U-Bahn », où des cadavres pourrissent sûrement encore, me force à faire de longues marches dans la capitale morte, s'il n'y a pas de voiture.

Friedrichstrasse, Unter den Linden... Impossible de retrouver ces quartiers tels qu'ils étaient il y a seize ans. Toute l'aventure hitlérienne s'est déroulée depuis.

*
**

Oui, depuis 1929, très exactement. Je jouais dans une revue, en ce temps-là, dans une revue extrêmement

Des efforts désespérés pour fuir s'avèrent inutiles.

mauvaise, au Trianon-Theater, sous le viaduc à l'autre bout de la Friedrichstrasse. La qualité artistique de la revue n'avait d'ailleurs aucune importance; rien ne marchait à ce maudit Trianon-Theater. Un dimanche, en matinée, pendant le finale de l'entr'acte où je paraissais barbouillé en nègre avec un grand sombrero sur la tête et un banjo sur les genoux, parmi une vingtaine de girls sous-alimentées, exploitées, lassées et enrhumées, pour chanter « Bimbamboulla », le refrain dont tout Berlin raffolait, un monsieur d'entre les quatorze spectateurs présents se leva de son fauteuil, s'approcha de l'orchestre sur la pointe des pieds, monta sur la passerelle et vint me quérir au milieu de la scène. Il y eut un léger flottement dans l'ensemble des girls, quelques-unes cessèrent nettement de danser, le chef d'orchestre commença à mordiller le bout de sa baguette, et la tête du souffleur coula à pic devant nos pieds. Je pris l'intrus par le bras et nous sortîmes de scène assez dignement. Dans les coulisses, je fis signe aux girls de continuer, tout en appuyant sur le bouton qui baissait le rideau, et me tournai vers le monsieur audacieux :

— Vous désirez ?

— Oui, fit-il sans la moindre colère, je désire être remboursé.

Je lui serrai la main :

— Bravo. Je me mets à votre place. Venez.

Je l'introduisis chez le directeur, et je quittai le bureau aussitôt pour changer de costume. Je ne saurai donc jamais si le spectateur mécontent était remboursé, car je fus résilié le soir même. En tout cas, cet Allemand avait des idées bien arrêtées en ce qui concerne le music-hall. Chez Hitler, il est resté peut-être jusqu'à la fin du « spectacle ».

**

Ce fut l'époque où Margo Lion chantait, en français, bien entendu, « Il m'a vue... toute nue » dans un spectacle du Kurfürstendamm (le Broadway berlinois). S'en souvient-elle aujourd'hui, dans « Caligula » ? Erik Charrell mettait en scène l'opérette des *Trois Mousquetaires* au théâtre de Max Reinhardt, et les



Un premier contingent de trafiquants et de badauds « raflés » est emmené vers la prison britannique de Lehrter.

mort à Dachau plus tard), raillait les chemises brunes dans ses conférences burlesques au Charlotte-Kasino, et tout Berlin allait voir le premier film parlant américain, dans lequel Al Johnson, fils de chanteur de synagogue, devient chanteur de jazz. L'équipe de l'hebdomadaire d'avant-garde « Die Weltbühne » se réunissait au Romanisches-Kaffee sous la présidence de Tucholsky et Kästner; Granowsky présentait

de la gare du Zoo pour voir, et une petite colonne de jeunes gens passa, habillés un peu dans le genre des scouts, avec un grand drapeau rouge. Il n'y avait pas de vent cette nuit-là et nous ne pûmes voir le dessin bizarre du drapeau.

— *Die Hakenkreuzler...* Ceux de la croix gammée, dit un gros monsieur à côté de nous. Il s'arrêta pour allumer un cigare.



Une pauvre vieille, cartes d'identité et d'alimentation en mains, est autorisée à passer.



Deux Allemandes, chargées de vêtements destinés au troc, subissent un interrogatoire.

Autrichiens réclamaient l'Anschluss avec la réplique de Weimar tous les jours. Dans les brasseries de Wilmersdorf, tout comme à Montparnasse, on pouvait commander un biftek aux pommes à quatre heures du matin. Les invertis publiaient un magazine hebdomadaire qui se vendait fort bien : « Das Freundschaftsblatt » (la Feuille de l'Amitié...); d'autres messieurs spéciaux organisaient leurs fameux bals costumés à l'Eldorado et à la Silhouette; Fritz Grünbaum l'acteur-poète (que les nazis torturèrent à

au Theater des Westens, son spectacle expressionniste en yiddisch. Berlin, à cette époque, pour tous ceux qui participaient à l'industrie des divertissements, depuis le petit pianiste du bar jusqu'à la vedette des super-productions communistes et mécano-tragiques du célèbre Piscator, était la ville où tout simplement on n'allait jamais se coucher. Une nuit, en sortant du café où nous venions de terminer notre dernière partie de ping-pong de la journée, nous entendîmes des fifres et les tambours. Nous nous arrêtâmes au coin

— Regardez-moi ça, ces petits gars ! A quoi ça sert-il ? C'est ridicule.

Et il pouffa de rire, d'un bon rire placide et rassuré.

**

Deux heures trente.

Une soixantaine d'inspecteurs allemands en civil se mêlent à la foule équivoque et hétéroclite au Tiergarten. C'est une Bourse improvisée en plein air. Des



On fait monter les suspects dans les camions. A la prison, l'examen de chaque cas sera plus approfondi.

échanges se font où les valeurs ont perdu leur équilibre. Les offres et les demandes s'établissent selon les besoins hallucinés et sans précédent d'une grande ville éventrée. Comestibles, appareils photographiques, cigarettes, équipements militaires volés, chandails, chaussures, montres-bracelets changent de main sous les arbres déchiquetés du Tiergarten. Il n'est guère question d'argent. L'étalon, c'est la cigarette. Le problème du tabac à Berlin est d'ailleurs la source de la vie mystérieuse que mènent la plupart des habitants. Le Berlinois moyen gagne 180 marks par mois au maximum. Or, un paquet de vingt cigarettes coûte presque trois fois autant — comment font-ils, puisqu'ils ne touchent légalement rien ? Une caméra Leica peut toujours se troquer contre un paquet de Lucky. Si l'on veut, pour trois ou quatre cigarettes, on peut s'offrir une femmé... Il est vrai qu'elles ne sont guère jolies...

Les détectives repèrent les trafiquants les plus actifs. Je m'étonne de l'apathie de la foule qui ne remarque même pas la présence de la police. Partout au monde, un inspecteur en civil crée le vide autour de lui, il est aussi reconnaissable sous son complet foncé et son chapeau conventionnel que s'il portait un casque fluorescent et un brassard avec l'enseigne lumineuse : « Service Secret ». Mais la Bourse « clandestine » ne bronche pas.

- Qu'est-ce que tu as là ?
- Une serviette de cuir...
- Ouvre.
- Il n'y a pas grand'chose...

C'est un soldat russe qui s'intéresse à la marchandise d'une vieille femme aux mains décharnées. Elle porte un tailleur marron foncé et un chapeau d'homme. Le soldat russe parle un peu l'allemand. C'est un simple fantassin qui porte une toute petite moustache comme un défi ; il a la voix haut perchée, et il sourit sans cesse. Il a mille ruses enfantines derrière les yeux, et il fait claquer sa langue chaque fois qu'il commence une phrase : « Tya, » encourage-t-il la vieille, « ouvre ».

Elle fouille dans la serviette.

- Il y a un rasoir mécanique presque neuf, mais il n'y a pas de lames...
- Tya, « macht nichts, » ça ne fait rien...
- Un vieux bracelet d'améthiste...
- Tya ! fait le soldat.
- Et la serviette elle-même...

Trois heures moins dix. Je n'ai plus le temps d'écouter l'offre du Russe.

Des tanks et des blindés britanniques roulent sur la Charlottenburger-Chaussee, prêts à l'attaque. Ils viennent en éventail sur le jardin public. Cent Military Policemen anglais cernent la Bourse noire et la râfle commence. Les agents allemands se donnent la main. Les armes sont braquées sur le marché « secret ». Personne ne sortira de l'enceinte sans être vu.

Le lieutenant-colonel T. C. Irvine, du régiment écossais The Seaforth Highlanders, donne ses derniers ordres avant les opérations. Il est le « Provost Marshal » de Berlin, une sorte de Préfet militaire. Il porte le *kilt* (jupe écossaise) avec beaucoup de grâce, et je me demande ce qui arriverait si, tout à l'heure, l'un des trafiquants, par déformation professionnelle, tâtait un peu la magnifique étoffe à carreaux, en posant la question au colonel : « Combien ? »

Trois heures.

Voici la râfle. Il y a d'abord une panique sourde. Sourde ou presque muette. Mais on n'y échappe pas. Il y a quelques « résistants » que l'on mâte avec énergie — sans trop de brutalité. Certains éléments combattifs se heurtent contre la rigidité méthodique des policiers allemands et la glaciale fermeté des soldats anglais. On pousse et l'on cogne un peu, c'est inévitable.

Les Schupos de Berlin sont au nombre de trois cents ; avec les Military Police, cela fait une petite armée de quatre cents hommes. Mais les trafiquants sont plus de deux mille...

Une fouille préliminaire et rapide a lieu. Des valises sont ouvertes sur place. Les objets les plus étranges tombent sur l'herbe piétinée. Tout cela se mesure, en



Ce brave Sénégalais de l'armée française a été pris à Tiergarten au marché noir, comme il est de juste



Sa valise pleine de marchandise occulte, ce soldat russe est impitoyablement « embarqué » par la Military Police...

fin de compte, par tant de tabac, tant de calories, tant d'or...

Ces gens pauvres, loqueteux, hébétés, qui habitent les ruines et qui viennent chercher leurs panacées sous les arbres saccagés du parc — ils ne ressemblent plus à ce monde de Berlin orgueilleux et gai d'avant 1930, qui remplissait les théâtres tous les soirs, qui s'intéressait à une jeune littérature audacieuse, et à la Révolution aussi ; qui gardait fièrement sa Kultur de nouveaux riches tout en rêvant au « pep » américain. Hitler est passé par là — et ils l'ont suivi, les malheureux, comme un seul homme.

Je me laisse fouiller sans mot dire, mais l'angoisse me dessèche la gorge soudain : Et si j'ai oublié quelque chose ? Un objet quelconque dans ma poche, que sais-je ? que j'ai estimé innocent... un document qui manque et je n'arrive pas à prouver ma bonne foi... Non. On m'embarque sur un camion, comme les autres.

Une heure plus tard, à la prison de Lehrter.

Nous sommes fouillés à fond, interrogés avec insistance. Explications avec, par-ci, par-là, un éclat de passion, de misère, de pitié...

Plus de trois cents officiers et soldats russes ont été amenés avec nous. Quelques-uns dont le cas n'est pas clair, seront transférés aux autorités soviétiques.

Ouf ! Les innocents — dont je suis — sont libres.

...Il faut qu'un Allemand, ayant survécu aux deux défaites ait le cerveau solide. Après la première, il a payé 14 milliards pour un journal du soir au kiosque. Maintenant voilà sa montre en or qui s'en va pour cinq cigarettes américaines... si elles ne sont pas râflées !

O'BRADY.



...Comme ses camarades qui ne peuvent justifier, ni la provenance, ni la destination de leur fardeau — accablant, dans tous les sens du mot.



Un unijambiste russe a violemment protesté. Mais c'est à Lehrter qu'il s'expliquera avec les Anglais.

LE SUPRÊME ESPOIR

DE NOTRE CORRESPONDANT PERMANENT J.-C. DE BEAUJEU

Le fiasco de la Conférence de Londres nous avait laissé peu d'espoir pour un avenir meilleur. Notre déception s'accrut davantage de jour en jour devant l'attitude intransigeante de la Russie, l'inconstance des Etats-Unis dans leurs rapports internationaux, l'indécision du gouvernement britannique sur la question de la Palestine, enfin les tergiversations sur la bombe atomique, ceci sans parler de la guerre civile chinoise et des événements tragiques dans les possessions hollandaises.

A la veille de ce premier Noël de paix, le tableau s'éclaircit; les dernières semaines ont été fertiles en revirements de l'autre côté de l'Atlantique: la concorde entre les Trois Grands apparaît de nouveau à l'horizon diplomatique.

Le président Truman a envoyé M. Harriman en Russie, porteur d'une lettre personnelle au maréchal Staline. L'entrevue Attlee-Truman, dont dépend la paix mondiale, est un signe de bon augure. Le malentendu qui aurait pu être fatal non seulement aux relations des pays de langue anglaise avec la Russie, mais aussi aux relations anglo-américaines doit être dissipé.

La mort prématurée de F.-D. Roosevelt plongea la diplomatie américaine dans un chaos momentané. Depuis 1939, l'ancien président des Etats-Unis poursuivait une politique essentiellement « personnelle ». S'il confiait ses soucis à un ami, ce dernier n'était certainement pas M. Truman, qui ne fut jamais admis dans les confidences de son patron. Cette politique « personnelle » utilisée pendant les années de guerre plaçait sur le plan de l'amitié les rapports des trois chefs d'Etat. La défaite de M. Churchill aux élections anglaises n'eut pas des conséquences aussi néfastes. L'ancien Premier britannique n'ayant jamais joui de l'indépendance de son collègue américain vis-à-vis de son Parlement.

M. Stettinius disparut de la scène internationale laissant M. Byrnes fort embarrassé d'une succession à laquelle il n'était pas préparé.

En 1932, lors de sa première élection, F.-D. Roosevelt, averti sur la mentalité américaine, fit figure d'isolationniste ardent. En 1945, Truman se devait d'établir une position qui n'est peut-être pas l'expression du désir populaire. Dans ce but, et au mépris d'une situation internationale délicate, il fit la roue devant ses concitoyens, jurant de garder les secrets de la bombe atomique, ignorant les négociations en cours entre les savants américains et leurs collègues britanniques. A plusieurs reprises, il exprima son intention de refuser à la Russie accès au Japon. Finalement, pour brouiller complètement les cartes, il intervint dans la question de Palestine sans connaître — à ce que l'on dit — les engagements pris par le président Roosevelt dans une lettre personnelle au roi de Saudi Arabia !!!

La fin du mois d'octobre amena une détente dans l'attitude du gouvernement américain. Nous sommes loin déjà du temps où le chef d'Etat déclara qu'une course aux armements, avec la Russie avait commencé.

Le discours de M. Bevin (particulièrement apprécié par le côté de l'opposition !) montre la volonté d'une alliance

anglo-américaine à tout prix. On peut se demander si la Russie ne prendra pas ombrage des entretiens Attlee-Truman, particulièrement sur le sujet de la bombe atomique: on ne le pense pas, car cette entrevue en appellera d'autres où sera invitée la Russie. L'Angleterre tient à l'amitié des Etats-Unis, mais elle ne veut pas s'aliéner son allié de l'Est. Elle doit donc assouplir les Américains, de plus en plus éloignés de la Russie par le fossé communiste. Cette dernière a commis, il est vrai, une série d'actes inamicaux: non seulement en détruisant les espoirs mis en la Conférence de Londres et en celle de Québec sur l'agriculture, mais encore en traitant les décisions de Potsdam comme lettre morte. Elle a virtuellement annexé les pays qu'elle occupe utilisant souvent des procédés inacceptables en temps de paix. En Allemagne et en Autriche, où elle est sensée coopérer avec ses alliés de l'Ouest, elle a pris de son propre chef des décisions unilatérales au détriment de la politique du « Allied Government ». Pourquoi cette attitude quasi hostile? Le maréchal Staline veut-il des atouts pour obtenir de meilleures conditions au moment du règlement de la paix?

Les Soviets ne sont pas aussi antialliés qu'on semble le croire, ils espèrent plutôt influencer les Occidentaux par le cliquetis de leurs chars d'assauts et les menaces de M. Molotov sur la bombe atomique qui, sûrement, ne sont que l'expression de la vérité: un pays possédant des ressources et des savants tel que l'U.R.S.S. doit indubitablement se hausser au niveau des progrès internationaux. Toutefois, de ce discours, se dégage un espoir de relations meilleures, il reconnaît la nécessité du bloc anglo-russo-américain indispensable à la sécurité mondiale. L'année dernière, à la même occasion, le maréchal Staline admit de légers dissentiments entre les Trois Grands, il exprima sa surprise d'en rencontrer si peu en égard au nombre de problèmes impliqués. Aujourd'hui ces problèmes sont plus nombreux encore et il est reconfortant de rappeler ses paroles concernant les nations victorieuses: « Elles doivent agir de suite en parfaite harmonie. »

Les douze points du président Truman montrent le chemin d'une façon un peu sectaire, M. Attlee a pour tâche de les rendre plus flexibles. Si nous sommes soupçonneux envers la Russie, cette dernière peut être soupçonneuse envers la Grande-Bretagne, amie de cœur des Etats-Unis.

Comme en 1918, la grande république américaine est prête à imposer sa volonté en Europe. L'expérience du passé n'est pas un titre de gloire. Le président Truman fait acte de bonne volonté, mais ses décisions ne peuvent être acceptées sans discussion. De ses douze points, quelques-uns sont directement dirigés contre la Russie; le sixième, en particulier, refuse de reconnaître un gouvernement imposé par la force et ajoute que partout où il en existera un les Etats-Unis ne le reconnaîtront pas. On a le droit de trouver cette formule un peu trop rigide, les cas individuels devront être considérés dans leur lumière propre. La Russie d'aujourd'hui tend à marcher sur les traces de la grande Catherine de la fin du XVIII^e siècle qui appréciait déjà la valeur des Etats tampons. Les mêmes circonstances prévalent à nouveau à un plus fort degré.

Le premier ministre Britannique s'est envolé vers le Nouveau Monde, déterminé à faire valoir aux Etats-Unis un esprit de tolérance, de compréhension et de confiance. Il a déclaré avant de partir: « Nous devons faire notre possible pour donner à toutes les autres nations la liberté dont nous avons joui depuis de si longues années. »

Le gouvernement soviétique a été officiellement informé de l'entrevue de Washington. Il sait que sa coopération, ainsi que celle de la France, sont primordiales. A Londres, on s'attend à une déclaration de Moscou formulant ouvertement ses réclamations.

Le voyage de M. Attlee ne comporte pas seulement le règlement des questions de l'énergie atomique et du problème russe; des discussions auront lieu au sujet des arrangements financiers entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. L'Amérique doit contribuer à la restauration de l'économie anglaise, laquelle ne doit pas survivre sur des béquilles, ni sous une cage de verre, mais comme un établissement prospère, capable de régénérer le commerce international en Europe. A l'heure actuelle, la Grande-Bretagne est sur le bord du précipice; elle a tout sacrifié à la cause commune, sa part a été plus grande que celle de tout autre pays. Les financiers américains ont des exigences très dures: ils prétendent que le Congrès américain ne voterait pas des conditions plus faciles et offrent un milliard de livres sterling à rembourser en cinquante ans avec un intérêt de 2% à commencer en 1951. Il n'est pas certain que la Grande-Bretagne acceptera ces propositions; les négociateurs américains sont toutefois confiants dans l'issue finale et ont déjà préparé une campagne en vue de « vendre » cet emprunt à leurs concitoyens.

Avant ce premier Noël de paix, nous aurons, espérons-le, dépassé le stade de cette discorde dangereuse. Notre suprême espoir repose sur une parfaite entente entre les Trois Grands.

Suivant le mot de Matthew, nous vivons « Entre deux mondes, l'un mort, l'autre pénible à enfanter. »



Les Trois Grands à Potsdam. De gauche à droite: M. Attlee, le président Truman, le maréchal Staline. Derrière eux, debouts, et également de gauche à droite, on distingue, l'amiral Leahy, Messieurs Bevin, Byrnes et Molotov.

DE TOUS LES HORIZONS DU MONDE

IMPRESSIONS D'UN ANGLAIS EN FRANCE

par ROBERT SPEAIGHT

J'ÉCRIS cet article dans un petit village des Pyrénées-Orientales. Tout, ici, ressemble beaucoup à ce que j'en avais rêvé durant six ans. Les hautes roches boisées et à pic, mais généralement accessibles au marcheur entraîné, le carillon du clocher de l'église qui m'éveille à sept heures le matin, le torrent bouillonnant à travers la vallée et qui fait une musique tellement régulière et tellement continue qu'on ne la remarque plus; l'agréable vin rouge sur la table; les marches solitaires jusqu'à un lac à l'eau glacée, juché dans un cratère de la montagne: tout cela compose des souvenirs splendides de l'Europe. Et, cependant, si quelqu'un m'avait dit, il y a un an, qu'en août 1945, je me promènerais dans les Pyrénées, je ne pense pas que je l'aurais cru. Bien que la guerre parût être terminée vers l'automne 1944, il semblait qu'il dût se passer un long temps avant que l'on puisse toucher l'Europe avec ses pieds et ses mains, avant que l'on puisse se rendre compte, avec l'anxiété d'un amoureux, que l'endroit, l'idée — je dirais presque la personne — que l'on avait tant peiné pour sauver, est encore, miraculeusement, vivante. Il y a, certes, des changements. Auparavant, d'ici, j'aurais poussé jusqu'aux vallées de l'Andorre et, de là, en Espagne. J'aurais savouré le contraste frappant entre les chaînons du côté français de la frontière, avec leurs pentes boisées et leurs vallées horizontales, plantés comme des côtes sur la grande chaîne centrale, et ceux du versant espagnol, avec leurs vallées latérales et leurs pentes brunes et désolées, écorchées par un soleil sans merci. Mais maintenant, je ne puis approcher à moins de cinq kilomètres de la frontière, parce qu'il existe une différence dans les climats politiques de la France et de l'Espagne, entre les Espagnols à Toulouse et certains autres Espagnols à Saragosse. Des gens me rappellent que la « zone interdite » a été imposée par les Allemands, et certains d'entre eux vont jusqu'à se demander pourquoi les Français l'ont adoptée avec tant d'obéissance. Je ne puis dire qui a tort et qui a raison; je ne puis que constater la gêne que cela engendre.

J'ai parlé plus haut du vin sur la table; mais, en dehors de cela, la table est vide. Il y a toujours la « bonne soupe », à laquelle Péguy a dédié des lignes immortelles, et il y a suffisamment de fruits. Quand la ménagère française dit qu'elle n'a « absolument rien » elle veut signifier qu'elle n'a ni viande, ni gibier, ni poisson, ni fromage. Et ainsi le voyageur fera sagement en apportant quelques rations pour améliorer une cuisine maigre mais bien intentionnée. Décidément, le visage de cette Europe est quelque peu émacié et pâle. Oui, cette Europe, notre Europe, bien que vibrante, est encore souffrante et à besoin de tous nos soins.

Lorsque l'on parle d'un bloc-occidental ou d'une association des peuples d'Europe, c'est de cela que l'on veut parler. Le véritable Européen n'est jamais étroitement nationaliste. Il se souvient de la dette mutuelle des peuples européens. Il n'y a pas de tarifs culturels qui aient pu nous empêcher de prendre ce dont nous avions besoin chez nos voisins. Nous avons, il est vrai, été une famille assez querelleuse — si querelleuse et, à l'occasion, si incompétente pour tirer de notre monde la quintessence pour la majorité de nos peuples, qu'un grand nombre d'Européens ont préféré traverser l'Océan et s'appeler Américains. Mais pour nous, les nombreux millions qui restons, l'Europe est un fait à la fois physique et spirituel. Il y a parmi nous une unité que nous sentons, quand nous nous recueillons profondément dans nos réflexions, une unité qui survit à la colère existante et au sang versé au cours de nos différends. Un instinct de liberté et de respect pour la loi, une certaine conception élevée de la personnalité humaine — telles sont les valeurs dont nous avons hérité de la Grèce, de Rome et de la Judée. Nous les avons souvent trahies mais nous avons toujours combattu, pour les récupérer. Nous ne les avons jamais abandonnées d'une façon permanente. Nous les interprétons rarement de la même manière, parce que nous formons un étrange mélange de races et de traditions — le catholique et le protestant, le conservateur et le révolutionnaire, le latin, le Teuton, le Scandinave et le Celte. Malgré cela, si vous considérez la Grande-Bretagne et l'Irlande, la France, la Suisse, les Pays-Bas et la Scandinavie, vous avez la base d'une association politique et économique. Tous ces pays sont attachés à la tradition démocratique; en général ils sont arrivés à faire fonctionner un gouvernement parlementaire. Ils ont une idée identique de la justice et de la propriété. Ils ont atteint un stage équivalent de maturité politique. Aucun d'eux n'est, isolé, un contrepoids suffisant pour les Etats-Unis ou la Russie soviétique. Ensemble, avec leurs possessions coloniales, ils forment une puissance impressionnante. Le moment n'est-il pas venu de modeler leurs assemblées en commun?

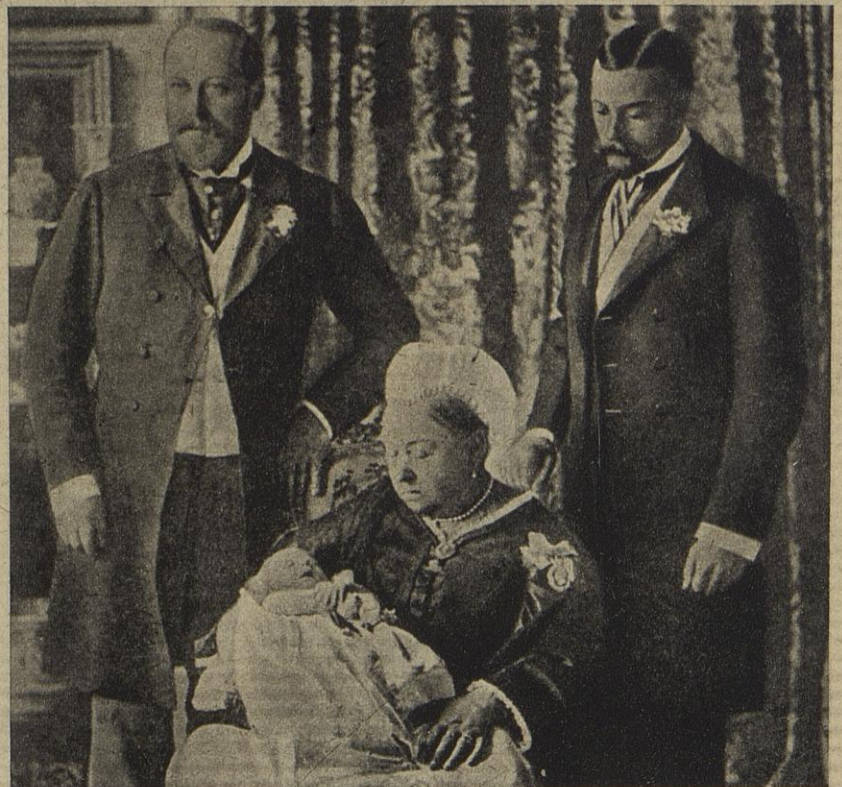
Il n'y a rien d'original dans cette suggestion; le Field Marshal Smuts, entre autres, l'a mise en avant. Mais, pour quelque raison, sa mise en œuvre est languissante. Pendant ce temps, la reconstruction de l'Europe Orientale avance sous les auspices de la Russie. Ce qui est assez naturel, même si les détails sont parfois troublants. Alors, pourquoi est-ce que les nations occidentales hésitent? Est-ce parce que ni la France, ni la Grande-Bretagne ne désirent assumer l'initiative? S'il en est ainsi, quelle est la raison de leur hésitation?

Robert Speaight est acteur, romancier, essayiste, avec le même succès. Il a joué en Angleterre la pièce d'Elliott, Le Meurtre dans la Cathédrale. Un de ses romans fut traduit en français sous le titre Le Héros égaré. Il publie fréquemment des articles très appréciés dans la Dublin Review, une des excellentes revues anglaises. Durant la guerre, il dirigea la section française de la B.B.C., où il montra son attachement à la cause de notre pays.

Craignent-elles d'exciter les soupçons des Soviétiques? Ou redoutent-elles les partis communistes dans leur propre pays? De telles craintes sont ridicules et complètement indignes des nettes traditions occidentales. N'oublions pas que nous avons tous connu un bien plus grand degré d'unité, une bien plus grande communion d'intérêts que les bruyantes prophéties du nationalisme moderne ne désirent que nous nous rappelions. Lorsqu'un Anglais veut tirer gloire de ses origines, il vous dit que ses ancêtres sont venus avec Guillaume le Conquérant. Il fut un temps où les grands centres du savoir et les hautes fonctions de l'Eglise étaient ouverts à toutes les nationalités, ainsi qu'à tous les talents. C'est de cette conception du Commonwealth européen, de la « grande république » de Voltaire, que nous avons besoin, pour recouvrer la santé. Toute notre conception politique et économique devrait être dirigée vers cette fin spirituelle et culturelle. La

domination de la politique est le grand fléau du vingtième siècle, et la guerre aura été gagnée en vain si l'idée de démocratie — c'est-à-dire l'idée de l'Etat limité — doit être dominé par les gangsters politiques déguisés en peuple souverain. Il est maintenant généralement reconnu par les nations occidentales que l'Etat doit assurer un certain contrôle de l'économie nationale. La nature et l'étendue de ce contrôle avec la liberté personnelle et politique sera l'épreuve acide de la valeur des hommes d'Etat. C'est une épreuve à laquelle nous ferons facilement face plus facilement en commun. Et, en effet, par-dessus et au-dessus de considérations à la fois sentimentales et stratégiques, cela nous imposera la fréquentation les uns les autres.

Mais la responsabilité en revient carrément à la Grande-Bretagne et à la France. Est-ce que ces deux peuples qui ont tant souffert et tant accompli ensemble, concluront l'alliance qui est le complément naturel et nécessaire du pacte que chacun d'eux a déjà signé avec la Russie soviétique? Car cette entente est la pierre cornière de tout groupement régional. En d'autres mots, est-ce que la Grande-Bretagne et la France poursuivront, de concert, une politique vraiment européenne? Ou retomberont-elles dans un isolationisme nationaliste ou impérialiste? L'Europe ne peut être une collaboratrice effective pour la paix du monde, avec les Etats-Unis et la Russie soviétique, que si elle découvre et développe son unité latente, historique. C'est à l'Angleterre et à la France de l'aider dans cette tâche. Aucune exclusive n'est nécessaire à l'association que je réclame. Lorsque les structures politiques et économiques de l'Italie et de l'Ibérie se seront quelque peu conformées au principe occidental, ces anciens *legatus* de la tradition latine seraient des adhérents bienvenus et appréciés. Mais c'est à la Grande-Bretagne et à la France de donner l'exemple. Est-ce que ces deux grandes nations, qui ont ensemble déclaré la guerre pour la défense de l'Occident, et qui ont tant fait pour sauver l'Europe par leurs efforts, vont maintenant la sauver par cet exemple? L'Europe elle-même attend impatiemment une réponse.



La Reine Victoria et ceux qui devinrent le roi Edouard VII, le roi George V, et le roi Edouard VIII. Cette photographie démontre que l'Angleterre sait rester fidèle à sa dynastie. Ne démontre-t-elle pas qu'elle sait aussi rester fidèle à ses amitiés.

le beau métier des
maîtres-artisans
tabletiers

ILS NE SONT PAS VINGT EN FRANCE A TRAVAILLER L'ÉCAILLE

QU'IL existe, à notre époque de machinisme et de grande industrie, un métier exercé par moins de vingt personnes dans la France tout entière, on a peine à le croire; et pourtant, il n'y a dans notre pays que quatorze artisans, presque tous rassemblés à Paris d'ailleurs, qui se consacrent au travail du produit rare qu'est l'écaille.

L'atelier où nous reçoit M. Pecquet, président du syndicat des maîtres artisans tabletiers sur écaille, évoque agréablement par sa simple ordonnance et sa fantaisie le règne de l'artisanat, chaque jour plus menacé :

Il s'agit ici d'un artisanat véritable : il est rare qu'un « patron » groupe autour de lui plus de deux aides, et jamais on ne travaille à plus de quatre ou cinq. Le petit nombre des artisans de cette profession peu connue s'explique non seulement par la rareté du produit travaillé, mais aussi par le fait qu'on ne saurait entrer dans le métier sans un goût très sûr, et de réelles dispositions pour un travail qui exige infiniment de patience et d'application. Il ne faut pas compter moins de trois ans d'apprentissage pour faire un ouvrier débutant.

Encore faut-il faire preuve d'originalité et d'initiative dans un métier qui ne se limite pas à la fabrication d'objets déterminés : on peut réaliser en écaille tout ce qui participe à la décoration du bureau, du salon, de la table, sans oublier les objets d'un usage courant tels que peignes, lunettes, fume-cigarettes, etc...

Mais cette matière rare, qu'est-elle au juste, et d'où provient-elle?

L'écaille est constituée par la carapace des tortues de mer de l'espèce dite « caret ». On les trouve dans toutes les mers chaudes, et en particulier dans celles qui bordent nos colonies. Leur taille varie, pour la longueur entre 40 centimètres et 1 mètre 20. Madagascar en fournit de grosses, celles qui proviennent d'Indochine sont les plus petites, celles qui nous viennent d'Amérique Centrale sont de taille moyenne et de teinte claire. Sur le mur du bureau de M. Pecquet, on peut admirer une pièce splendide, de 75 centimètres sur 60.

La carapace des tortues « caret » est formée de 13 feuilles, de contour irrégulier, imbriquées les unes dans les autres. Une feuille quelconque a toujours la même forme à la même place, quelle que soit la taille de l'animal : celle du bas, par exemple, a toujours le même aspect quelle qu'en soit la dimension, elle est toujours plus nettement bombée que les autres.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, étant donné que l'écaille provient de nos colonies, le marché s'en tenait à Londres, avant guerre, quatre fois par an. C'est là que les cours s'établissaient, par les ventes aux enchères. Chaque artisan travaillait de 50 à 200 kilogs; la France consommait environ 2 tonnes d'écaille

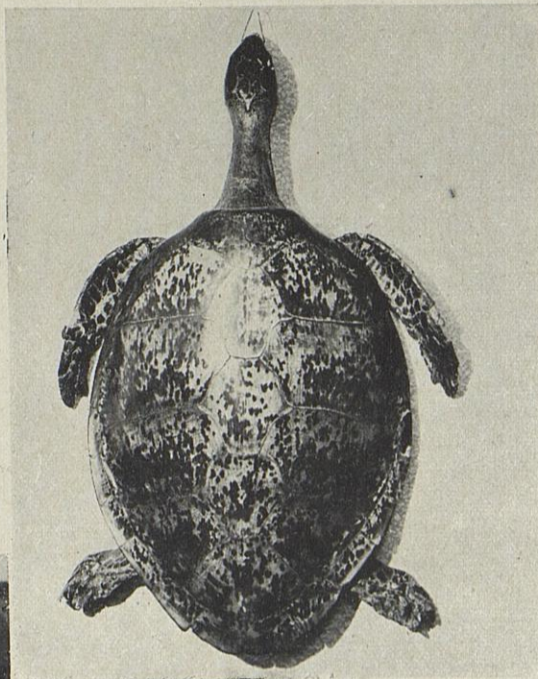


Une opération très délicate: le débitage. L'artisan recherche l'emplacement le plus favorable.

à l'état brut chaque année, achetée à des prix extrêmement variables selon le plus ou moins bon état des feuilles. Depuis 1939, les conditions ont considérablement changé, et les quantités ridiculement faibles de la dernière répartition ne peuvent même pas être citées : à peine de quoi travailler quelques jours!

Mais quel passionnant travail que celui qui va permettre de transformer une grossière feuille terreuse en un élégant étui à cigarettes ou en un peigne souple et solide!

M. Pecquet, qui m'a entraîné vers son atelier, ouvre un



Une remarquable pièce
qui ne mesure pas
moins de 1 m. 05.

placard divisé en plusieurs casiers : dans chacun d'eux sont empilées quelques feuilles d'un aspect grisâtre et opaque. C'est à peine si, par transparence, on peut imaginer les dessins et les veines caractéristiques de l'écaille. Il est de grandes feuilles, d'autres plus petites, les unes presque plates, les autres bombées. On songe à de l'ardoise. L'épaisseur qui est inférieure à un millimètre à la périphérie atteint à peine six millimètres au centre. Une fois choisie la feuille d'écaille que l'on veut employer, on commence par lui faire perdre sa forme première sous laquelle elle n'est pas utilisable, en la trempant dans un bain d'eau salée bouillante qui la ramollit : on l'aplatit ensuite sur un marbre tout en la refroidissant. On peut dès lors travailler l'écaille.

La seconde opération consiste à tracer sur la feuille, à l'aide d'un calibre métallique la forme des différents morceaux qui vont constituer l'objet que l'on se propose d'exécuter. L'artisan choisit la partie la plus avantageuse de la feuille qu'il débite en tenant compte à la fois de l'assortiment des teintes et de l'économie de la matière.

Une fois terminé le débitage, on gratte soigneusement la feuille afin de faire disparaître toute aspérité, à l'aide d'un outil particulier, la « ratisse »; on procède comme pour égaliser à la lime une feuille de métal : c'est le dégraisage.

— Certains, remarque M. Pecquet, emploient de préférence la meule. A chacun ses idées!

Encore les pièces d'écailles obtenues sont-elles extrêmement minces. Quel rapport avec l'épaisseur d'une brosse ou d'un cadre? Aussi va-t-il falloir su-

perposer un nombre de pièces considérable, qui peut varier de 20 à 150 pour une brosse d'épaisseur moyenne par exemple, selon la provenance de l'écaille, sa nature, son épaisseur, en prenant soin de faire coïncider les parties claires. On prend garde d'assembler convenablement les teintes lorsque l'on a recours à plusieurs morceaux pour en faire un seul. A l'heure actuelle, le travail est singulièrement compliqué : faute de matière première il faut se résoudre à employer des morceaux petits et fort minces que l'on eût laissés de côté en temps normal.

C'est à ce stade de la fabrication qu'est mise à profit la très singulière propriété qu'a l'écaille de se souder à elle-même, sans intervention d'aucune substance étrangère, par l'effet combiné de la chaleur et de la pression. L'écaille — autre propriété — résiste à la chaleur : elle se ramollit mais est inflammable ; au contact direct d'une flamme elle ne fait que se boursoufler, ce qui la distingue du celluloïd par exemple.

Les morceaux préparés, qu'il s'agisse d'une superposition ou d'une juxtaposition sont placés entre des planches de hêtre ; encore prend-on soin d'isoler l'écaille du bois en interposant un carré de toile, afin d'éviter que les veines du hêtre ne marquent les pièces que l'on travaille.

L'écaille, emprisonnée entre les deux planches, est aussi portée sous presse — hydraulique ou à volant — entre des plaques de fer chauffées dans un four. Une fois la pièce sortie de la presse, il est impossible de dire de combien de morceaux ou de lamelles elle est constituée : de deux ou plusieurs morceaux d'écaille, l'action de la chaleur et de la pression a fait un bloc parfaitement homogène.

Un des intérêts principaux de ce miraculeux soudage naturel, est de permettre de réparer ou de rénover un objet quelconque en écaille : on peut remettre à un peigne une série de dents, on peut resouder un éventail brisé, et après réparation il est aussi net et aussi brillant que lorsqu'il était neuf : compensation appréciable à un prix de revient forcément très élevé. Notons que c'est à la réparation que se consacrent surtout les tabletiers à l'heure qu'il est, étant, donnée l'impossibilité actuelle de reconstituer des stocks.

A côté de l'écaille soudée, procédé employé par les artisans français, il y a l'écaille plaquée sur un support d'imitation en matière commune (c'est fort difficile pour le profane de la distinguer de la précédente. Les connaisseurs eux, savent que la fluorescence de l'une n'a pas la même couleur que celle de l'autre). C'est la technique généralement usitée en Italie.

On travaille également l'écaille en la moulant : soit en mettant au moule des copeaux d'écaille, soudée, soit en agglomérant des déchets. Les objets obtenus sont beaucoup plus cassants, et, différence essentielle, ne sont pas susceptibles d'être réparés ! Bien des revendeurs ont pu tromper leur clientèle en offrant sous le nom d'écaille, ce qui n'est, pour la majeure partie, que de l'imitation. Les artisans authentiques sont protégés contre cette concurrence déloyale par deux lois : celle du 1^{er} août 1905, sur la répression des fraudes, et celle, plus spéciale, du 21 avril 1939 sur l'emploi du mot « écaille ». Voici ce que dit cette dernière : « les objets constitués par une couche d'écaille plaquée sur un support ou une autre matière ne pourront être vendus que sous le nom « plaqué écaille »... aucune imitation ne pourra porter un nom dans la composition duquel entrerait le mot : écaille ».

Mais laissons là les arrêts du législateur pour revenir au travail de notre tabletier.

Après le soudage, les pièces doivent sécher, afin qu'il soit possible de les travailler sans risquer de les déformer : pour un objet très épais, le séchage peut durer plusieurs semaines, voir plusieurs mois.

Après soudage et séchage, l'objet ne ressemble plus



On place les plaques sous la presse à volant.

Le dégraissage d'une épingle à cheveux. On évite de tenir avec les doigts la pièce travaillée. On aperçoit sur l'établi le calibre en métal qui a servi au découpage.



guère à la plaque grisâtre du premier stade de la fabrication ; il s'en faut pourtant de beaucoup que l'on puisse le comparer avec les articles que l'on voit — que l'on voyait aux temps heureux — à la vitrine des marchands spécialisés. C'est ici qu'intervient le façonnage.

S'il s'agit d'un peigne, par exemple, il va falloir tailler des dents plus ou moins fines dans un « copeau » d'écaille découpé à la forme voulue. L'artisan a recours à une machine assez simple : un charriot où est fixée le « copeau » se déplace régulièrement devant une scie qui creuse des fentes plus ou moins profondes et plus ou moins larges, selon le réglage. Mais la machine n'intervient que pour une faible part dans ce travail essentiellement manuel qu'est la tabletterie sur écaille : le peigne obtenu ne sera parfait qu'après la finition à la main.

Après avoir pris le peigne dans une vaste pince en bois on repasse les dents avec un outil affûté sur deux

côtés ; avec une lime ordinaire on aiguise la pointe. Le fond de la dent doit être fini avec beaucoup de soin, afin que le peigne n'accroche pas les cheveux, comme il arrive souvent lorsque qu'on utilise des articles fabriqués en série. Faut-il dire que les outils spéciaux auxquels le « peigneux » a recours s'appellent le « crapaud », le « carrelet » les « gothiques » le « grêlot » ?

Le peigne a maintenant sa forme définitive : il est utilisable.

Après nettoyage à la toile émeri, ponçage et polissage lui donnent son aspect brillant. Le polissage se fait à l'aide d'un tampon constitué par des disques de tissu ou de peau de chamois. Ce poli se conserve fort longtemps. Le jour où le peigne — ou tout autre objet d'écaille — a perdu son brillant ou le lui restitue par un polissage, véritable remise à neuf.

A l'issue de toutes ces opérations minutieuses qui requièrent autant de patience que d'adresse, on obtient l'instrument idéal dont aucun Figaro ne consentirait à se passer, après l'avoir employé une seule fois.

— Inutile de vous dire, ajoute M. Pecquet, que certains objets de luxe nécessitent un soin et une minutie plus grands encore. Avant la crise, nous fournissions pour la Cour d'Angleterre les montures des éventails que les dames de

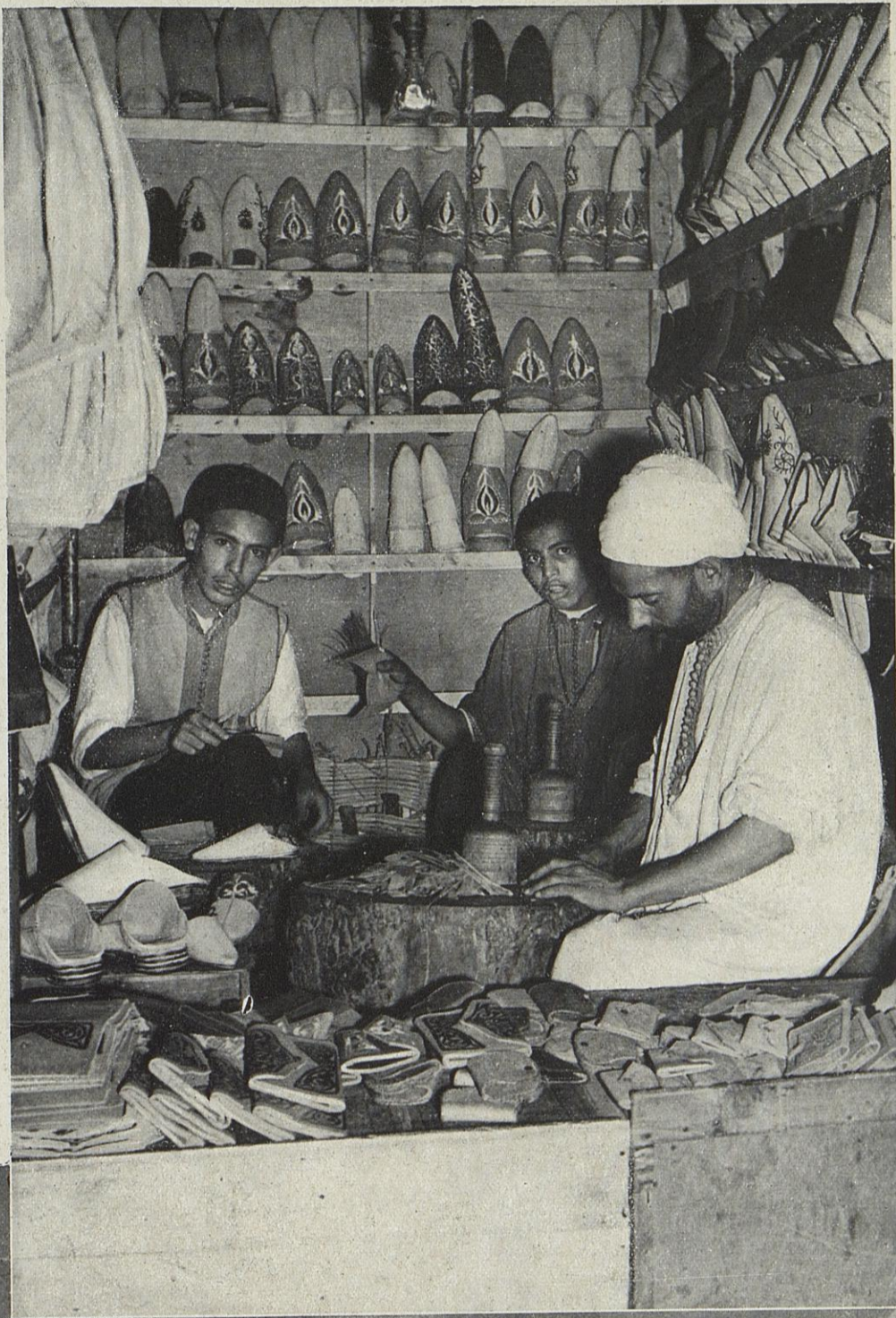
la grande société se devaient de porter à l'occasion des grands bals officiels. Peut-être ce temps reviendra-t-il bientôt, et retrouverons-nous, en même temps que l'abondance de matière première, des débouchés intéressants les articles de haut luxe qu'il nous tarde de pouvoir fabriquer à nouveau. M. Pecquet n'a pas oublié que lorsque son grand-père fonda la maison en 1882, il se consacrait alors exclusivement à la fabrication des montures d'éventails. Souhaitons que les vœux des tabletiers sur écaille soient exaucés aussi rapidement que possible et qu'un effort soit fait en leur faveur.

N'aurions-nous pas tout à y gagner, s'il est vrai que l'écaille, qui représente une grosse valeur sous un petit volume, et qui acquiert par le travail des artisans une plus-value considérable, constitue un produit d'exportation précieux entre tous ?

Raymond BARRILLON.

PRÉSENCE AMÉRICAINE AU MAROC

C'est ce genre d'échoppe qu'achètent les « touristes » américains.

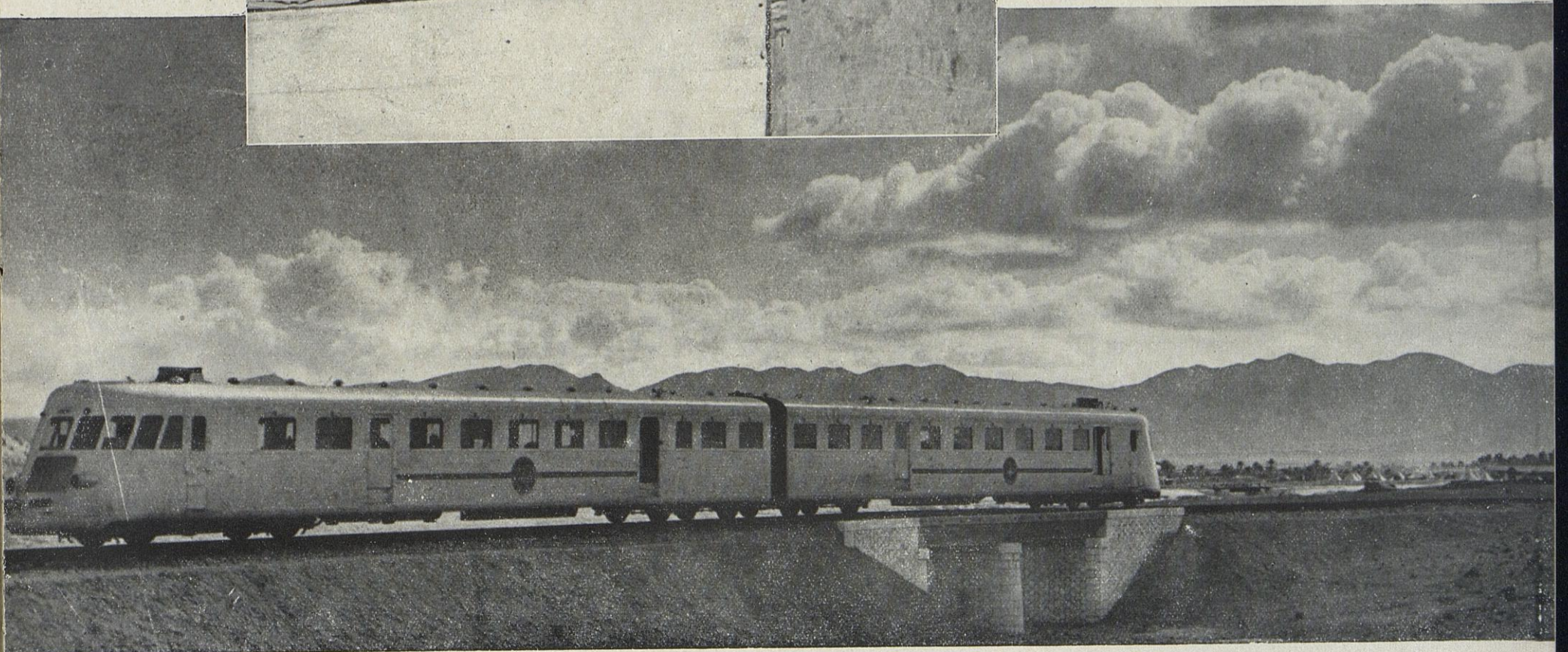


Le second fils du Sultan prononçant un compliment à la résidence.

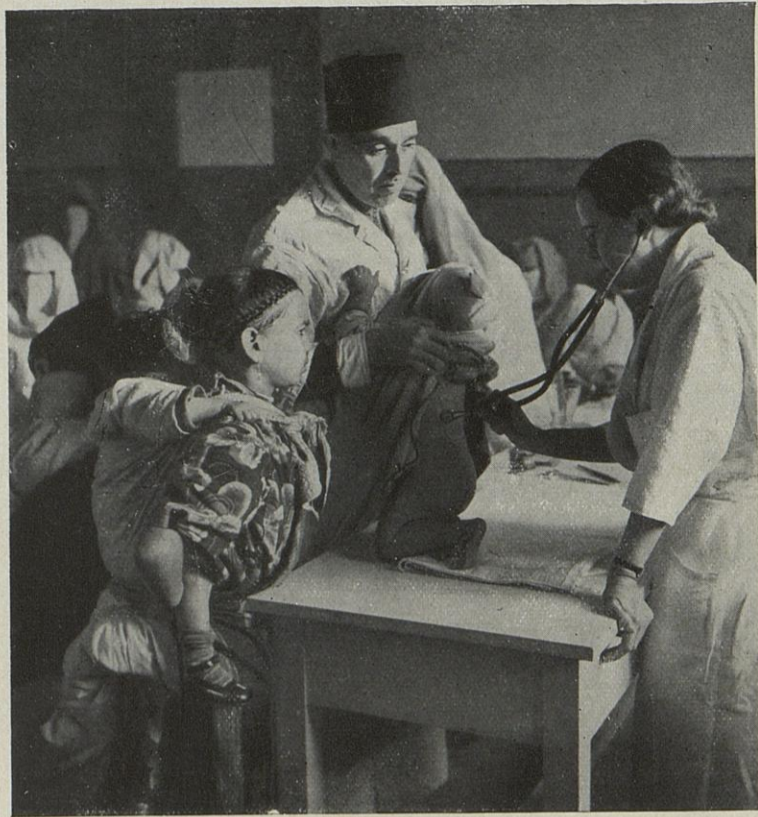
Quand on vient de quitter l'Algérie, toute fiévreuse encore des événements du mois de juin, frémissante des grands courants sociaux qui agitent le monde, le Maroc surprend et éblouit. Ce pays, il y a quelque dix ans, le théâtre des derniers combats de la guerre du Rif, où pendant cent ans, la lutte ouverte, puis l'embuscade ont guetté chaque jour le légionnaire ou

le turco, ce pays semble presque apaisé, presque docile, à côté de son voisin. Un calme inquiétant? Peut-être. Cependant, on n'observe aucun de ces ferments d'agitation qui semblent avoir poussé dans pays arabes et les conduire à grands pas vers leur indépendance totale.

C'est du moins la première impression qu'on éprouve



Présence française. Le passage du Méditerranée-Niger à Bou-Aya



Fez : une consultation de femmes et d'enfants au dispensaire indigène.

en arrivant au Maroc. Et cette impression est assez forte pour dominer durant tout le reste du périple l'esprit et le sens d'observation du voyageur. Que ce soit de Casablanca, à Rabat, à Fez, à Meknès, dans les petites bourgades arabes, jamais cette sensation « d'électricité » qui caractérise l'atmosphère de l'Islam, à l'heure actuelle, ne viendra troubler l'harmonie de la vie marocaine.

Il ne faut pas croire pourtant que tout soit immuable dans ce décor colonial. Le Maroc souffre des réalités de la guerre toute proche, et de celles de l'après-guerre. Moins peut-être que l'Algérie, le pays qui, jusqu'en 1943, jouissait d'une prospérité remarquable, a payé un lourd tribut au marasme économique général. Fermées, ces pâtisseries de Casablanca où pour quatre francs, on dégustait d'authentiques « éclairs » ; éparpillé, étiré tout au long d'une place quasi déserte, ce marché arabe de Salé ou de Mogador qui offrait ses marchandises aux clients de 1943 ; à peu près vides ces magasins de Rabat ou de Fez, qui vivaient encore sur leurs stocks d'avant-guerre, il n'y a pas si longtemps. Le Maroc a faim. Les indigènes malgré leur teint bistré, ont des mines que les Européens connaissent bien et qui sont celles de presque tous les hommes de notre continent. Le Maroc souffre. Et la file des sans travail attend d'un rééquipement industriel qui se fait espérer la possibilité de retrouver la prospérité et le bien-être.

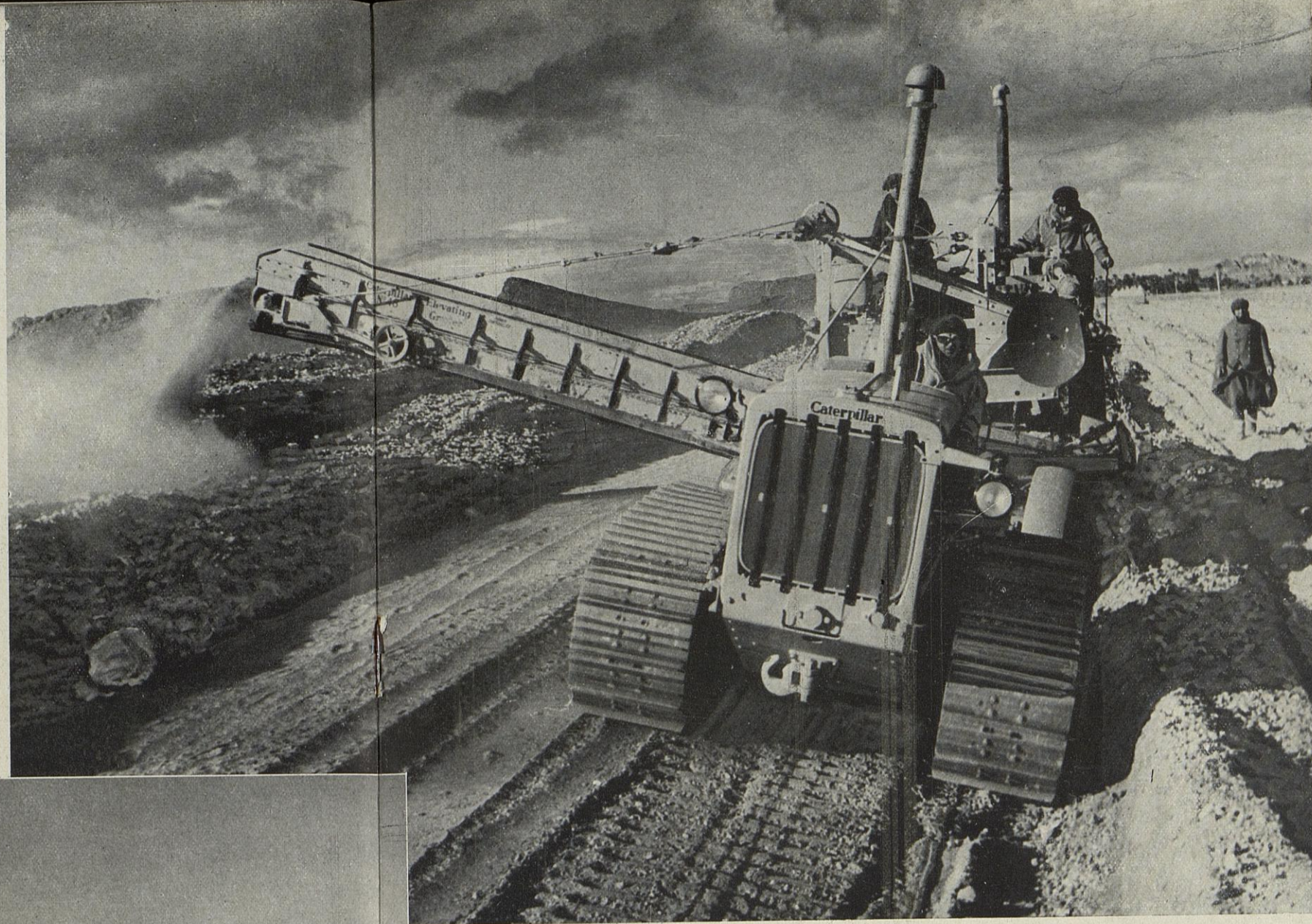
Il y a quelques semaines, à Meknès, se terminait la « Grande Marche de la Faim ». Des confins du pays, des Marocains avaient formé une colonne immense qui allait vers la Résidence. Et le spectacle de ces affamés, flottant dans leurs robes de laine et promenant leur misère avec un calme, une discipline absolue avait quelque chose d'indéfinissable. On les arrêta à Meknès. On leur distribua du ravitaillement. Des familles françaises donnèrent spontanément toutes les réserves qu'elles pouvaient posséder. Puis les manifestants furent installés dans des trains qui les renvoyèrent chez eux.

Bien entendu, aussi bien dans l'entourage du Résident, que dans chaque ville on combat la misère grandissante avec toute la vigueur possible. Là où l'organisation officielle est impuissante, l'initiative privée se multiplie. Mais comment résoudre avec les seules ressources de la France de tels problèmes ?

A Rabat, un haut fonctionnaire m'a brossé de la situation un tableau saisissant :

« Le Maroc dans le cadre des accords prêts-bails et dans le but de mener le plus rapidement la guerre à sa fin victorieuse, a mis toutes ses ressources dans la balance. Ce pays en pleine croissance encore a « marché » comme s'il avait été une grande nation arrivée

à maturité. Essentiellement agricole, il a non seulement demandé à sa terre plus de produits qu'elle ne pouvait en fournir, mais encore il s'est efforcé de jouer son rôle dans la guerre industrielle. Tant que les troupes alliées ont été là une certaine apparence de bien-être a régné, créée par le va-et-vient des fournitures qu'elles recevaient. Maintenant que le Maroc n'est plus région militaire la réalité apparaît dans tout son tragique. Le Maroc s'est ruiné. Il a besoin de la France pour le faire vivre. La France fait ce qu'elle peut et même davantage. La situation est critique, mais elle le serait encore davantage si des bateaux de blé, si des wagons de céréales divers, si des produits manufacturés n'étaient pas détournés par tonnes des ports français pour aller dans des ports marocains. D'ailleurs, au Maroc tout le monde le comprend. Français et Indigènes étant logés à la même enseigne et supportant à part égale le poids des restrictions. Il est exact que si les Marocains souffrent de l'état actuel de leur pays, aucun d'entre eux, même les Nationalistes ne songent à en imputer la faute à la France. Ce n'est jamais sur ce thème qui serait pourtant facile à exploiter, que ceux qui désirent l'indépendance totale du Maroc fondent leur argumentation. Car il y a quand même des Nationalistes dans un pays fidèle et patient. C'est à Fez, capitale « sentimentale » du Maroc et de fait, point de départ de toutes les revendications sociales, que les noyaux autonomistes les plus importants se sont formés. Ils ne ressemblent pas,



Dans ce champ marocain, la machine est déjà reine...

eux non plus, à leurs « confrères » de Syrie, de Palestine ou d'Égypte. Ils ne préconisent ni l'action directe ni le soulèvement. Ils évoquent seulement la Charte de l'Atlantique et réclament le droit de s'exprimer à la Conférence de la Paix. Ils émettent de longs programmes, rédigent des journaux, distribuent des tracts, tout cela sous l'œil des autorités françaises qui n'interviennent qu'en cas d'agitation.

D'ailleurs, encore une fois, tout se passe dans le calme, et les indigènes « répondent » assez peu aux tentatives des Nationalistes ; c'est que l'autorité du Sultan est toujours une réalité. Pas seulement dans les mosquées ou dans les souks mais aussi dans les clubs, chez les négociants, chez les intellectuels, les paroles du chef spirituel et temporel du Maroc valent leur pesant d'or. Seuls les étudiants semblent réfractaires. Leur idée de la future « démocratie marocaine », s'accommode mal de l'autorité du souverain. Il y a là une contradiction étonnante. Car bien entendu, ces étudiants nationalistes se réclament du Coran. Or le Sultan n'est-il pas le Chef religieux ? « Qu'il reste le chef religieux — proclament-ils — et qu'il nous laisse le soin de défendre l'autonomie de nos croyances »

Il est évident que les événements internationaux de ces dernières années ont considérablement influencé la vie politique marocaine. Des idées nouvelles ont été répandues. Et puis des propagandes contradictoires ont été jetées aux oreilles des Marocains par un peu toutes les radios du monde. Alors, le travailleur, l'intellectuel, le paysan marocain se demandent parfois où est la vérité. Les chefs arabes ont été les premiers à pâtir de cet état de chose. Il semble que le Maroc soit de moins en moins décidé à supporter le régime médiéval des « caïds » et que la modernisation du pays s'accompagnera d'un amoindrissement de leurs privilèges.

Et puis un autre facteur est venu bouleverser la vie nationale marocaine et celui-ci, pour inattendu qu'il soit au pays du Coran, n'en est pas moins, aux yeux de ceux qui connaissent le Maroc, le plus influent.

Plus que les muezzins et leurs prières, plus que les intellectuels et leurs proclamations fiévreuses, plus que les marchands et leurs boutiques, sources de convoitise, des hommes ont acquis depuis quelques mois au Maroc une autorité prépondérante. Ils ont des lunettes

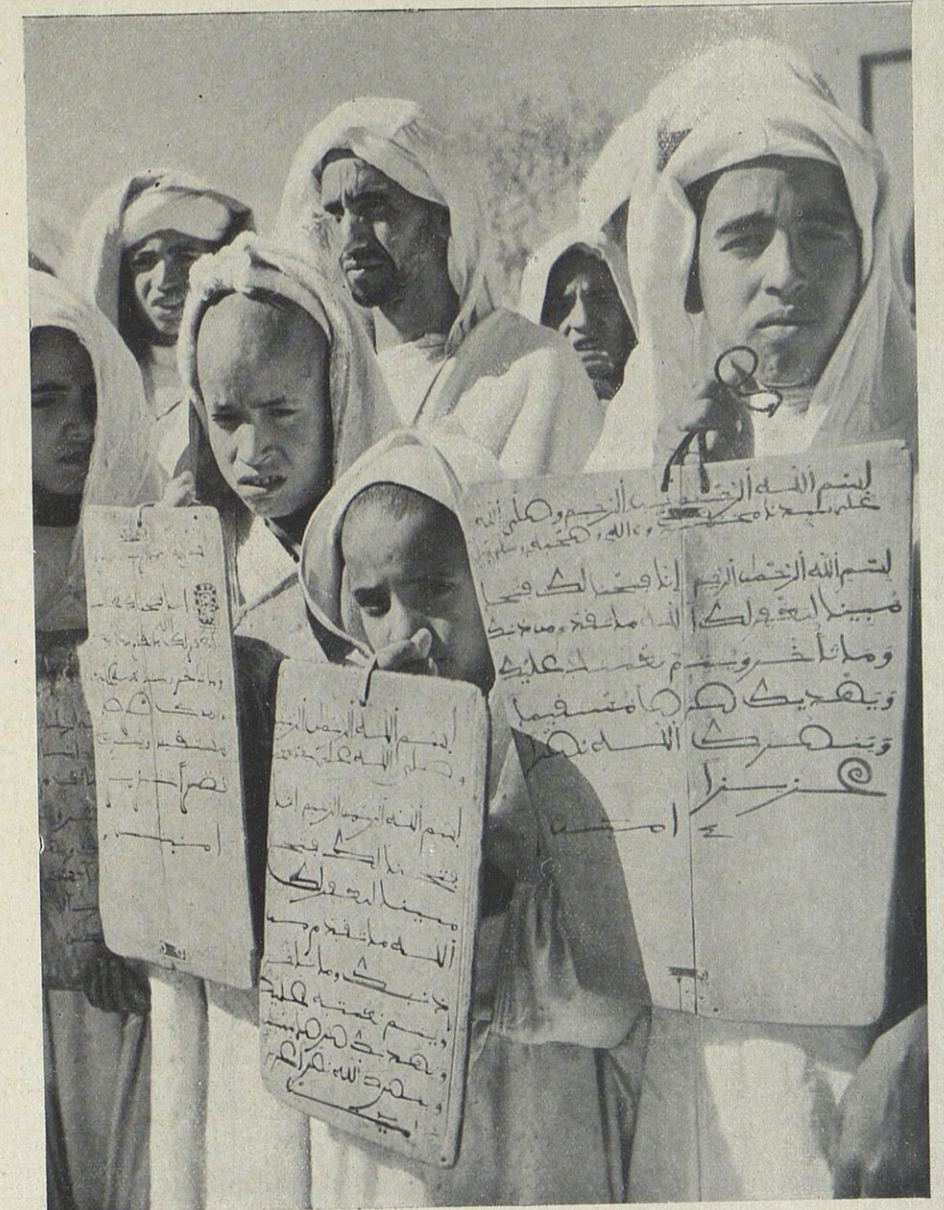


...tandis qu'à deux kilomètres plus loin, ce placide attelage de chameaux, guidé par un jeune arabe, perpétue une tradition millénaire.

cerclées d'or, l'air aussi peu colonial que possible et leurs valises sont pleines d'autant de choses qui manquent tellement aux Marocains : ce sont les businessmen américains. 450 ans après Christophe Colomb, le Maroc a découvert l'Amérique ; un siècle après Isly, l'Amérique découvre le Maroc. Et le moins qu'on puisse écrire, c'est que l'un comme l'autre s'efforcent de rattraper le temps perdu. Les Américains achètent tout, tout ce qui marche, tout ce qui, entre leurs mains, pourra marcher, et même tout ce qui ne marchera jamais. Les mines de phosphate et les boutiques des brocanteurs, les entreprises de filatures et les fermes de 25 acres de terrains. Du jour au lendemain, chez Ben Touassa ou chez Nemeur, à Meknès ou à Agadir, la filature ancestrale dont les pieds des ouvriers étaient jusque là les instruments les plus modernes reçoit des machines qui portent en lettres massives « Made in U.S.A. ». Et sur l'unique façade, à côté des caractères arabes qui indiquent la raison sociale, s'étale le nom de la société « Mahomed ben Arab et Larry Stone, instruments aratoires ». Ce n'est pas une inscription tellement rare, aujourd'hui au Maroc, si, un tel rapprochement peut surprendre.

L'Amérique a compris l'utilité d'une politique de présence et elle a confié aux meilleurs ambassadeurs qui soient au monde le soin d'assurer cette présence. Entre deux affaires ou entre deux voyages, on parle de la Charte de l'Atlantique ou de l'énergie atomique. Et les résultats sont aussi satisfaisants que si l'on s'était livré à plusieurs semaines de négociations diplomatiques.

Bien entendu, un tel afflux de touristes amène aussi un afflux de marchandises étrangères. Ce qui ne serait pas un mal, au contraire, si ces marchandises n'étaient négociées strictement « au détail » — Le marché noir, comme dans tous les pays où le besoin le crée, a droit de cité. A Fez, à Meknès, il tient ses assises dans de véritables halles — D'ailleurs, comment parler de marché noir, dans un pays où le contingentement



Passage du Sultan. — Les enfants ont inscrit des versets du Coran, sur leurs ardoises.



Le fils aîné du Sultan est venu spontanément à la résidence le soir de la victoire proclamer, devant les notables, l'attachement du Maroc à la France. On distingue dans le fond, à droite, les chefs nationalistes qui ont tenu également à être présents en ce jour de gloire.

n'existe pas? On peut dire plutôt qu'à certains tarifs prohibitifs, on peut, au Maroc comme ailleurs, se procurer des denrées rarissimes. Les Arabes sont passés

maîtres dans ce genre d'activité. Une véritable Bourse noire s'étale dans le centre de Meknès. Non seulement, on y vend de tout, mais surtout on y achète de tout.

Contre cela aussi, les autorités réagissent, sans qu'on puisse parler, là-bas comme ici, de contrôle économique. La réglementation est beaucoup moins sévère et les moyens d'achat plus simples. Dans les principales villes, on s'est efforcé de créer des marchés centraux qui permettent à la population urbaine de se ravitailler. Mais le problème des transports conditionne le ravitaillement des populations agricoles. A l'encontre de la métropole, les paysans sont, au Maroc, plus malheureux que les habitants des villes. Dans l'arrière-pays de Rabat, cependant proche des côtes, il a fallu par camions transporter d'urgence blé et maïs à la population. L'organisation des communautés, organisation rappelant encore par certains côtés l'époque moyenâgeuse, vient d'ailleurs gêner tout effort de rationalisation.

Et cependant, en dépit de toutes ces difficultés, le Maroc attend avec calme. Certes, il attend. Les populations marocaines sentent confusément que derrière les brouillards actuels, il y a place pour une nouvelle organisation, basée sur le respect des droits de la justice.

« Le Maroc d'hier ne peut être celui de demain » disait un leader politique dans une réunion à Salé. C'est pourquoi, tous les Marocains vivent dans l'espérance de ce renouveau qu'on leur a promis. Mais ce destin futur, ils l'attendent de la France ». Au Maroc on fait confiance à la puissance qui a traversé les crises les plus difficiles, a su maintenir l'intégrité de son empire et l'amener dans la voie du progrès et de l'émancipation... Ainsi s'exprimait le représentant d'un groupe d'intellectuels marocains à une réception, à



Fidélité dans l'épreuve et dans la Renaissance. S. M. le Sultan aux côtés du Général de Gaulle.

la Résidence d'Été du Sultan. Effectivement, plusieurs millions d'hommes malgré les sollicitations pressantes dont ils sont l'objet, ont su nous conserver leur estime et leur foi.

L'épopée de la France Combattante, à cet égard, a été d'une influence prépondérante. Au moment même où la France subissait le joug ennemi, d'instinct, le Maroc se rangeait sous le pavillon de la Résistance. Marocains et Français se mêlaient dans une lutte commune. Et cette action, poursuivie ensemble est le plus solide chaînon des liens qui unissent les deux peuples. Elle explique cette patience et cette sérénité qui surprennent tant le voyageur, lorsqu'il arrive au Maroc...

Claude DUFRESNE



Maroc d'hier, Maroc d'aujourd'hui, la grâce de l'Orient garde son mystère.

N. D. L. R. — Une erreur typographique nous a fait omettre la signature de notre collaborateur Claude DUFRESNE au bas de l'article "Tanger, place forte de la guerre secrète" paru dans notre numéro du 3 novembre.

ANTICIPATIONS

par PAUL-BONCOUR

B IEN souvent durant mes années d'exil, au sein de mon propre pays, enfermé dans ma solitude, je me suis demandé : « Plus tard, que faudra-t-il faire ? Plus tard ! Quand nous ressusciterons d'entre les morts ».

Car je n'en ai jamais douté. Même aux pires jours, quand l'angoisse eût pu nous assaillir de voir l'Allemagne occupant tout le continent, de la Norvège à la Méditerranée, de l'Océan jusqu'aux portes de Stalingrad, alors que le manque de synchronisme entre l'admirable résistance russe à l'Est et de grandes opérations à l'Ouest et au Sud, mettait l'armée allemande au bord de la victoire.

Je n'ai jamais douté que la coalition, trop tardivement formée — plus tôt elle eût gagné la guerre, si même elle ne l'eût empêchée — de l'Angleterre, des Etats-Unis, de la Russie et de la Chine, et qu'aidait une poignée de Français libres, représentait un tel potentiel de guerre, des possibilités telles d'un renouvellement presque indéfini des ressources en effectifs et en matériel que, même avec l'appoint non négligeable des pays vassaux et l'indiscutable valeur de la Wehrmacht et de son Etat-Major, l'Axe devait succomber.

Et je me posais la question : « Que faudra-t-il faire ? »

Dans l'ordre international, il n'était pas malaisé de le prévoir ni nécessaire de s'y attarder : comme à l'habitude des vainqueurs dictaient la paix ; ils avaient pris soin de nous faire savoir comment ils l'entendaient. Les déclarations du Président Roosevelt, de M. Churchill, et de mon ami et partenaire de Genève, M. Eden, avaient déjà tracé à l'avance un dessin assez ferme pour que j'y retrouvasse à peu près les traits de ce que nous avons servi ensemble. Une autre ressuscitée se dressait déjà à l'horizon, qu'il eût été préférable de ne pas laisser périr. Qu'était-ce que la Charte de l'Atlantique, sinon la préfiguration d'une Société des Nations, non telle qu'elle a été, du moins telle qu'elle aurait dû être ? La volonté exprimée par les uns et par les autres, en accord avec la Russie, de *maintenir longtemps après la paix, une force capable de décourager de nouvelles agressions*, témoignait que la leçon avait porté et qu'on s'appropriait à reconstituer, plus vigoureuse et pourvue de moyens d'agir, cette morte mal ensevelie : *Renovatio imperii*.

Mais la France elle-même ?

Quelle figure prendrait ce Lazare sorti du tombeau ? Comment se relever autrement que par les admonestations du Maréchal, de ses collaborateurs, et des aventuriers qui gravitaient autour de lui ? Comment dominer ce complexe de culpabilité qu'on prétendait entretenir dans la France douloureuse, d'abord pour sauver les vrais responsables, qui battaient leur coule à grands coups sur la poitrine des autres, ensuite pour justifier les entreprises de réaction auxquelles on se livrait ?

Et quel régime en prendrait la charge ?

Et je me laissais aller à prendre de l'avenir une vue cavalière, et de souhaiter que, quand sonnerait le clairon des Alliés et de la France libre, comme en ce jour du 11 novembre de 1918, resté si vif dans ma mémoire, nous soyons prêts à saisir cette heure et à accomplir dans notre indépendance reconquise ce que nous n'avions pas su faire à temps au lendemain de l'avant-dernière guerre ou au moins à la veille de celle-ci.

Réforme morale ?

Certes ! Moins que tout autre régime la République ne peut s'en passer. « Il faut mériter la République », me disait Pilsudski, transposant Robespierre, qui parlait des vertus qu'elle exigeait. A la façon dont nous l'avons laissée tomber, il faut croire que nous ne la méritons plus guère ; des générations, qui en avaient profité plus qu'elles ne l'avaient servie, trouvaient bien pompier de parler de ces vertus, dont la première eût été de maintenir, à la façon de ces pompiers, nos ancêtres, un patriotisme intransigeant.

Mais « politique d'abord ».

C'est par la désagrégation de l'Etat que nous en étions arrivés là. C'est l'Etat qu'il faut reconstituer.

Révolution ? Si on veut. Nationale ? Assurément et beaucoup plus que l'entreprise de réaction qu'on menait dans une France occupée et réduite au silence.

Mais nul besoin de faire ronfler ces grands mots, pour rénover la République, tout en la conservant.

J'avais pensé qu'une Chambre et un Sénat réélus, rajeunis, réunis en Assemblée Nationale à Versailles y pourvoiraient. La Constitution de 1875 que, pour moi, n'a pas suffi à abroger son reniement par la majorité de Vichy, offrait les moyens de se reviser elle-même, en allant aussi loin qu'on l'eût souhaité, sans autres limites que le respect de la République.

On a choisi la Constituante. Soit.

Que celle-ci vise au cœur, qu'elle aille tout de suite à l'essentiel du problème : fortifier l'Exécutif, en finir avec cette instabilité ministérielle qui nous a tant coûté.

« Faites un roi ou faites la paix », avait écrit vers l'année 1912 Sembat, qui ne détestait pas le paradoxe et qui prétendait justifier la lutte pour la paix, que menait le socialisme, par l'impossibilité, où serait la République, de mener la guerre. Jaurès, plus clairvoyant, ne voulait pas qu'on opposât la République et la nécessité où on pouvait être de se défendre. « Sembat se trompe », trompait-il dans les couloirs de sa voix cuivrée.

Et Sembat se trompait, en effet. Quand la guerre vint, c'est la République qui la gagna, et les empeureurs qui la perdirent.

Mais il est vrai qu'il y fallut un chef, et pas seulement militaire. Dans cette guerre-là, la France eut la chance d'en trouver un, dont l'âme d'acier s'était durcie dans un demi-siècle de luttes ardentes pour la République. Clémenceau gouverna suivant sa formule. La peur l'y aida. On le supporta, à l'heure où cela tournait mal, où le défaitisme, dont nous savons maintenant où il peut mener, quand on y cède, commençait son œuvre, après des succès répétés. Dans cette guerre nous avons eu de Gaulle, qui a sauvé l'honneur en attendant d'animer la résistance, puis de gouverner depuis la libération et, que vient de plébisciter la Nation dans son referendum. Mais on ne trouve pas tous les jours de pareilles improvisations ; il est bon que la Constitution soit telle que, dans la guerre comme dans la paix, et particulièrement dans cette longue période de reconstruction de l'Europe, qui ne sera plus la guerre, mais ne sera pas encore la paix, les démocraties puissent être conduites, sans se renier.

Il faut un chef, et qui gouverne, sous le contrôle du Parlement dans le cadre des lois fixées par celui-ci ; mais qui gouverne.

La formule n'est pas tellement difficile à trouver, pour peu que l'affirmation de l'autorité ne soit pas le simple camouflage de la réaction. La Convention en eut une. L'Amérique en a une autre. Et aussi la Turquie de Mustapha Kemal. Et c'était cela le fond des appréhensions que me confiait un jour Pilsudski, encore socialiste mais voulant que vive la Pologne menacée. En des temps lointains, Jouvenel et moi avions obtenu de l'infortuné Sénat, après que le caractère réactionnaire, que lui avait imposé M. Doumergue, eut fait échouer une fois de plus la réforme de l'Etat, la nomination d'une commission chargée de s'en occuper. En accord avec nos camarades anciens combattants, qui dans l'entre-deux guerres n'avaient cessé de se préoccuper de cette question, nous nous apprêtions à lui proposer une formule assez hardie, quand, le plus discrètement du monde, ainsi que cela se passait dans cette Assemblée de bonne compagnie, la réforme fut ajournée et la Commission s'évanouit. La formule était à peu près celle-ci :

Nous transférons du Président de la République au Président du Conseil le pouvoir de dissoudre la Chambre, et c'était la Chambre elle-même qui, au début de chaque législature désignait celui-ci. A elle de bien choisir, étant entendu que si, au cours de la législature, le président perdait sa confiance, il lui serait loisible de le renverser... mais qu'elle retournerait alors *ipso facto* devant le Suffrage universel. Excellente garantie contre des changements trop fréquents de ministères ! Et le dernier mot restait toujours à la Nation. C'est à peu près ce qui se passe en Suisse, démocratie cent pour cent, avec cette différence qu'une longue sagesse y dispense de cette précaution ; les délégués aux divers organes du Pouvoir législatif, désignés par le Parlement y sont maintenus tant que dure la législature.

Il y a bien des manières d'aboutir à un Exécutif fort et stable, et de sauvegarder cependant, avec la République et le Suffrage universel, le contenu de la démocratie et des libertés. Si le gouvernement est lui-même issu du peuple, soumis à son contrôle périodique, soumis aux lois votées par ses représentants, il y a République, il y a Démocratie, il y a Liberté.

Est-ce que je me trompe ? Je crois reconnaître dans l'excellente proposition de Vincent Auriol et du Parti Socialiste, imprimée au revers du referendum et pour laquelle une majorité massive de « Oui » s'est prononcée, quelques traits de notre enfant.

J'espère fermement que la Constituante s'y ralliera. Cela me paraît la solution la meilleure. Elle concilie heureusement la permanence du gouvernement, avec le contrôle du Parlement, et par-dessus lui avec la volonté du Suffrage universel.

Rien de commun avec un régime parlementaire, où les fortes traditions républicaines s'en étaient allées, où il ne restait plus que la prétention du Législatif à vouloir gouverner, affaiblissant ainsi ceux qui étaient là pour le faire, et les livrant, éphémères et sans défense, aux forces adverses, qui, du dehors et du dedans, asservissaient l'Etat et prétendaient abattre la démocratie, ce à quoi à Vichy et pendant quatre ans, elles n'ont que trop réussi.

C'est là, à mon avis, le problème essentiel.

Il n'est pas le seul.

Malgré qu'on ait à la quasi unanimité adopté la Constituante, assemblée unique et souveraine, j'en sais beaucoup qui, dans la Constitution à bâtir, gardent leur préférence pour une seconde Chambre, sorte de Conseil des Anciens, ayant des pouvoirs limités et respectant pleinement la souveraineté du Suffrage universel, néanmoins assemblée politique, avant les moyens d'apporter dans la confection des lois et la conduite des affaires publiques l'acquit de son expérience, de faire réfléchir la Chambre, de la mettre en garde contre les aventures, auxquelles peut l'entraîner le dynamisme même qui doit l'animer.

C'est la question du « bi-camérisme » ou de « l'uni-camérisme » qui n'a pas été tranchée par le referendum, et sur laquelle le débat reste ouvert devant la Constituante, ainsi que sur bien d'autres questions encore, sur lesquelles je ne puis m'étendre. Sans compter tant de problèmes, qui nous tiennent à la gorge et qui ne souffriront pas d'être différés.

Voilà plus qu'il n'en faut pour remplir les sept mois laissés à l'Assemblée nouvelle.

Puisse-t-elle ne pas décevoir le pays, qui met en elle tant d'espairs.

J. Paul Boncour



Cette madone, peinte par Irpo pendant l'insurrection, a été offerte à la piété des soldats polonais.

IRPO, la femme sans passé, invente des madones et peint des héroïnes



Une tabatière en or et une bague... C'est tout ce qui reste à Irpo de ses collections.

crayons pêle-mêle sur une chaise, Irpo fixe ses rêves et ses souvenirs.

VARSOVIE

Ses souvenirs...

Le drame se passait il y a un an. Le 1^{er} août, à Varsovie, l'insurrection commençait. Nous savons l'horreur de ces deux mois : la faim, la soif (il n'y avait pas d'eau) les nuits sans lumière, les cadavres dans la ville réduite en cendres. Deux mois pendant lesquels les Polonais de Varsovie combattent contre sept Divisions allemandes.

Au milieu de la guerre, dans son studio du sixième étage, Irpo longtemps a continué à peindre. Et voici ce qu'elle faisait : elle créait pour la piété des fidèles, l'image de la Vierge que dans toutes les

églises de Varsovie les bombes allemandes avaient assassinée. Il n'y avait plus d'imprimeries : on photographia les peintures d'Irpo : populaires Madones polonaises peintes d'un crayon léger et inspiré. Populaires madones qui venaient sanctifier les églises improvisées au carrefour d'une rue, dans un immeuble à demi écroulé.

Un jour, le sixième étage d'Irpo — ce studio en plein ciel — fut détruit par un éclat d'obus. Et elle-même, atteinte, blessée, contusionnée.

SA FORTUNE TIENT DANS LE CREUX DE LA MAIN

Les femmes se battaient dans la rue. Quelques-unes jetaient des bouteilles d'essence sur les blindés allemands. Quelques-unes étaient ces héroïnes dont, plus tard, pendant les heures lentes du camp, Irpo fixera l'expression.

Après l'aventure de son sixième étage, sa maison tout entière fut détruite. Une montre lui restait : sa belle montre en or. Elle alla l'échanger contre trois livres de pain.

Sa maison était une belle maison de Varsovie. Elle avait hérité de ses parents, puis réuni elle-même, des collections de meubles anciens, de cristaux, d'argenterie. Ses œuvres aussi étaient là : toiles et pastels, livres et manuscrits.

Poussière que tout cela. Il n'en reste rien.

Dans sa chambre de soldat, elle ouvre la main sur une tabatière en or, adorablement ciselée :

— Elle est très ancienne, vous savez. Elle me vient de mes grands-parents.

A l'intérieur, il y a une médaille. C'est tout ce qui reste à Irpo des biens de ce monde.

Irpo était une artiste que les grandes capitales du monde — Londres, Bruxelles, New-York — avaient célébrée.

En 39, la guerre l'avait trouvée aux Etats-Unis. Elle y organisait alors une exposition de peinture, d'ameublement, de modèles de couture. Quand elle connut la nouvelle, elle rentra par le premier courrier.

Son fils Sigismond avait alors dix-neuf ans. Il s'engagea. Les cinq années d'occupation, il les a passées comme prisonnier, d'un camp à l'autre.

Après la capitulation, Irpo fit aussi la triste expérience des camps. Pendant quatre ans, elle n'avait jamais eu de nouvelles de son fils. Et voilà qu'un jour le hasard, quelquefois miraculeux, les mit brusquement en présence l'un de l'autre.

C'était à Iderlangen 5.

Irpo pour son compte y passa sept mois. 1 700 Polonaises étaient là : toutes des femmes soldats qui avaient fait comme elle partie de l'insurrection de Varsovie.



Irpo, satisfaite, met la dernière main au portrait d'une jeune héroïne polonaise.

LE MIRACLE DE L'ENFANT JESUS

En dépit de son modernisme, elle est nourrie de très vieilles traditions slaves et latines et de folklore polonais. Elle prépare une exposition interalliée où des femmes soldats — des femmes héroïques pour la plupart — Polonaises, Anglaises, Américaines, Belges ou Françaises — symboliseront, le plus familièrement du monde, les visages de la guerre.

Parmi tous ces portraits, j'ai regardé longtemps celui d'une femme soldat — femme enfant — qui venait de mettre au monde, dans le camp d'Iderlangen, un nouveau-né radieux comme l'Enfant Jésus. Elan de vie et de pureté contre lequel toutes les guerres du monde ne peuvent rien. Elan d'amour contre lequel toutes les haines du monde ne peuvent rien.

Irpo a un sourire lumineux et paisible.

Dans le camp, elle peint une immense fresque de danses et de folklore polonais pour montrer aux Allemands que son peuple n'a pas toujours été pauvre, ni esclave. Mais qu'il a été un grand peuple héroïque, loyal et désintéressé.

Sa maison est détruite. Ses collections réduites en poussière, mais son âme demeure intacte, on voudrait dire : son ciel. Car la Pologne est la terre des miracles.

Christiane FOURNIER

FAUT-IL DÉVALUER LE FRANC ?

On polémique, depuis quelques semaines, autour d'un sujet particulièrement important. Faut-il, dès maintenant, ou dans quelques mois seulement, dévaluer le franc ? Un quotidien s'est même avancé, il y a peu de temps, jusqu'à donner les nouvelles parités auxquelles se seraient arrêtées les autorités compétentes. Evidemment, le ministre des Finances s'empressa de faire publier un démenti, le sixième en un an...

La presse britannique, de son côté, n'a pas caché son étonnement devant la hâte avec laquelle certains de nos concitoyens veulent abandonner un taux de change favorable aux importations, dont nous avons un besoin vital et urgent.

Dans un débat d'une telle envergure, il est délicat de faire le point pour qui n'est pas rompu aux questions d'économie et de finances. Cependant, le rappel de quelques notions sera suffisant pour permettre de suivre l'étude objective des deux thèses principales qui s'affrontent.

Qu'entend-on, en premier lieu, par dévaluation ?

C'est l'opération par laquelle on réduit la teneur or entrant dans la définition d'une monnaie; c'est, par conséquent, une amputation de son pouvoir d'achat.

Notre franc de Germinal correspondait à un poids d'or fin de 290 milligrammes; le franc Poincaré n'en contenait plus que 58,95. Depuis 1926, le poids d'or fin de notre unité monétaire tomba successivement à 44,1 milligrammes, 38,7, 24,75, 21,006, dernière définition officielle, adoptée le 29 février 1940.

Pratiquement, on sait qu'à l'heure actuelle, la parité du franc est fixée à 50, par rapport au dollar, et à 200, par rapport à la livre. Le dollar des U. S. A. représentant, théoriquement, 888 mgr. 6706 d'or fin, notre franc n'équivaut plus qu'à 17,77 mgr. de ce métal.

Cette parité est beaucoup trop élevée assurent les partisans d'une dévaluation. En effet, ce qui coûte £1 à Londres, vaut 1.000 francs à Paris, soit £5; impossible, dans ces conditions, d'exporter à l'étranger. La dette de l'Etat devient, d'autre part, de plus en plus accablante; les prix tendent à s'élever et les salaires, d'avance perdants dans cette course désordonnée, empêchent, par leur hausse inéluctable, toute détermination à l'avance des prix de revient de l'industrie.

Tous ces arguments ont une valeur incontestable. Cependant, si l'on pense qu'une dévaluation du franc est inévitable, nous estimons qu'elle n'est pas urgente. La France ne s'est pas appauvrie autant qu'on se plaît à le dire. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne s'apprentent à affronter les difficultés de la « reconversion »; leurs monnaies seront soumises à de rudes épreuves, et il est à peu près certain que la parité livre-dollar sera modifiée. La sagesse voudrait que l'on attende, à tout le moins, que nos grands alliés s'entendent à ce sujet. Il est certain que notre monnaie ne cadre plus avec les prix mondiaux. Il s'ensuit un déficit commercial, que les partisans de la dévaluation exploitent à leur profit. Mais on semble oublier que, pour combler ce déficit, nos possibilités extérieures peuvent entrer en jeu.

Ces disponibilités comprennent notamment l'or de la Banque de France, qui figurait encore récemment pour 75 milliards.

On évalue, d'autre part, les avoirs privés à l'étranger à 150 milliards; une partie en peut être mobilisée.

La France a conclu, en outre, des accords commerciaux laissant une marge d'importation à crédit avec la Suisse, la Grande-Bretagne, la Suède et la Belgique.

Vis-à-vis des Etats-Unis, depuis l'interruption du prêt-bail, nous avons négocié de nouveaux crédits qui nous sont ouverts par la Banque Américaine d'Exportation-Importation.

Nous avons donc la possibilité, en opérant judicieusement, d'éviter pour le moment toute manipulation monétaire.

Si l'on examine la situation de nos finances publiques, il va de soi qu'on n'en éprouve pas, à première vue, de particulier réconfort. Mais on constate que, si les dépenses budgétaires ont augmenté en France, de 1938 à 1945, de 291 %, cette impression fâcheuse s'atténue cependant, puisqu'en Angleterre, dans le même temps, cet accroissement est de 470 % et aux Etats-Unis de 1095 %.

DÉPENSES BUDGÉTAIRES	1938	1944	Accroissement EN %
France (milliards de francs) ..	115	450	291
Angleterre (milliards de £) ..	1	5,7	470
Etats-Unis (milliards de \$) ..	8,7	104	1.095

Dans le domaine de la dette publique, on constate un gonflement en Angleterre de 195 %, aux Etats-Unis de 2.356 % et en France de 312 %. Le service de cette dette, qui absorbait 20,5 milliards, avant-guerre, n'en absorbe, aujourd'hui, qu'environ 40, par suite des conversions et de la baisse du loyer de l'argent.

DETTE PUBLIQUE	1939-40	1943-44	Accroissement EN %
France (milliards de francs) ..	420,5	1.735 (1)	312
Angleterre (milliards de £) ..	16,9	50	195
Etats-Unis (milliards de \$) ..	2,5	61,4	2.356

(1) 2.333,5 milliards au plus haut, en 1933; 1.735 milliards, au 30 avril 1945.

Si l'on examine la circulation fiduciaire, on constate, de 1938 à 1944, une augmentation de 139 % en Angleterre, de 338 % aux Etats-Unis et de 345 % en France.

CIRCULATION FIDUCIAIRE	1938	1944	Accroissement EN %
France (milliards de francs) ..	142 (1)	632 (2)	345
Angleterre (milliards de £) ..	555	1.239	139
Etats-Unis (milliards de \$) ..	4.959	21.731	338

(1) En août 1939.
(2) Point culminant, le 10 octobre 1944.

Un tel accroissement des signes monétaires dans notre pays, tandis que diminuaient de jour en jour les produits mis sur le marché pendant l'occupation, devait évidemment provoquer une envolée des prix; cette hausse, pour la France, ressort à 400 %. Elle n'a atteint que 50 % aux Etats-Unis et 80 % en Angleterre.

Mais le volume de la circulation en France a été assaini par l'échange des billets, dont le montant a été ramené au voisinage de 400 milliards. Les caisses d'épargne et les bons du Trésor ont absorbé le flottant, jusqu'au jour où il fallut remettre en circulation de nouveaux billets qui s'élevaient, au 25 octobre, à 517 milliards de francs.

Or, c'est la reprise économique qui incite à faire appel à de nouveaux signes monétaires. Les industriels, ayant besoin de liquidités, demandent l'escompte de leurs bons, tandis que le portefeuille effect des banques et de la Banque de France grossit chaque semaine. Le portefeuille commercial de la banque est passé, d'autre part, de 12.974 millions, le 13 septembre, à 19.095, le 25 octobre.

Il en est qui doutent de notre reprise économique; voici quelques chiffres à leur usage :

INDICES DE LA REPRISÉ ÉCONOMIQUE EN FRANCE (BASE 100, EN 1938)

	SEPTEMBRE 1945	JANVIER 1945
Production de charbon	90	69
— textiles artificiels	102	25
— fonte	25	6
— acier	40	11
— produits chimiques ..	30	11
Wagons chargés	59	17
Locomotives à vapeur en circulation..	61	40
Wagons marchandises en circulation..	57	36
Impôt sur le chiffre d'affaires	3.629 millions(1)	1.698 millions
Taxe sur les transactions	2.089 — (1)	862 —

(1) En août 1945.

à l'écoute du **M**onde

Pas de politique de pitié, mais...

La situation sanitaire de l'Allemagne inquiète les nations occupantes. « Pas de politique de pitié », écrivaient dernièrement les *Izvestia*. Il n'en est pas moins vrai, qu'abstraction faite de toute sentimentalité, l'Europe ne peut laisser s'installer en Allemagne un foyer d'infections contagieuses. Le général, directeur des services de santé des Etats-Unis, constatait hier qu'à Munich les cas de tuberculose ont triplé depuis mai dernier et que la menace d'épidémie se manifeste presque partout, attisée par le peu de résistance opposée aux microbes par des organismes épuisés et sous-alimentés.

Les mesures prises à Berlin, qu'il faudrait étendre à tout le pays, ont pourtant donné des résultats : le chiffre des décès est tombé en deux mois de 14.851 à 12.887 pour une population de trois millions d'âmes environ; la mortalité des nourrissons a baissé, dans le même temps, de 1.771 à 708; le nombre des suicides, de 295 à 206. Résultat des efforts de l'administration alliée dans sa lutte contre la diphtérie, la dysenterie et le typhus, et en faveur de l'apaisement moral.

Mais il faut, à présent, compter avec l'hiver...

Que se passe-t-il au Brésil ?

Le Brésil du président Vargas avait réussi la gageure d'être démocrate au dehors et totalitaire au dedans. Pour avoir été en Amérique latine satellite des Etats-Unis, et pour s'être rangé des premiers aux côtés des démocraties contre le fascisme, il n'en continuait pas moins de vivre sous un régime dictatorial, sans soulever de réprobations ni d'exclusives. Il n'avait pas connu d'élections depuis dix-huit ans.

Peu importe comment le président Vargas a été chassé du pouvoir et provisoirement remplacé par le président Linharès. Le principal fait à retenir est qu'il n'a pas dit son dernier mot. De sa *facienda* de Sao Borja, à quelques kilomètres de la frontière argentine, il attend, nous dit-on, avec un complet optimisme, les élections du 2 décembre. S'il a contre lui tous les partis qu'il n'a cessé de malmenager depuis près de vingt ans, il a pour lui la prospérité du pays où le niveau de vie est resté en 1945 le même qu'en 1939, et l'appui de certains milieux d'affaires plus ou moins dépendants de la haute finance américaine.

En raison, non seulement des gros intérêts qu'ils y possèdent, mais aussi de la valeur stratégique de ses bases aériennes et navales au point le plus rapproché de l'hémisphère oriental, les Etats-Unis ont intérêt à ce que le calme règne au Brésil et à ce que son gouvernement leur soit docile. Or, Vargas a été pour la grande république du nord un précieux auxiliaire politique. Washington pourrait bien s'en souvenir.

Un pays suralimenté.

Les éleveurs et fermiers du Danemark sont en situation alarmante parce qu'ils regorgent de produits qu'ils ne peuvent expédier au dehors, faute de navires et de wagons. A tel point que M. Eriksen, ministre du ravitaillement danois, se préoccupe, à l'inverse du nôtre, non de limiter mais d'étendre la consommation. Il en résulte, entre autres, que les rations de viande dépassent aujourd'hui, au Danemark, de 200 % la normale.

Pendant ce temps, la famine sévit chez les nations voisines. Situation paradoxale bien caractéristique du désarroi d'un monde en plein dérèglement !

Défense de l'économie libérale.

DANS une lettre adressée à un député du Tennessee, M. Bernard Baruch, un des membres les plus écoutés du *Brain Trust* du feu président, a insisté sur le danger pour les Etats-Unis d'aider financièrement les pays qui nationalisent leurs industries : « Certes, nous devons aider les nations qui en ont besoin, mais pas celles qui utiliseraient nos crédits à bâtir un système rival et destructeur de notre économie libérale. »

Suprême rempart de l'économie capitaliste, l'Amérique défend ses positions. Ira-t-elle, cependant, jusqu'à fermer sa bourse à l'Europe entière engagée sur la voie socialiste ? Peut-elle étayer sa prospérité sur la misère de ses clients ? Vivra-t-elle dans ce cercle vicieux ? Il faudrait savoir ce qu'en pensent, à la veille d'une surproduction massive, ses industriels et ses commerçants.



Une journée nationale en souvenir des morts des deux guerres a été célébrée en Angleterre le 11 novembre. La foule rassemblée devant le monument aux morts de Whitehall à Londres observe deux minutes de silence.

Progression des transports aériens.

L'AVIATION civile américaine compte actuellement 240.000 appareils. Nous apprenons de Washington qu'elle en aura bientôt 400.000, susceptibles de transporter à l'étranger deux millions de passagers, et vingt millions à l'intérieur.

Tandis qu'avant la guerre, une douzaine d'appareils à peine traversaient chaque semaine l'Atlantique, plus de trente assureront bientôt un service quotidien entre l'Amérique et l'Europe.

Il est envisagé que, d'ici quelques années, trois millions de familles américaines seront à même de s'offrir leur avion personnel. En attendant, l'*American Airways* leur offre le tour du monde en quatre-vingt-huit heures, pour le prix de 950 dollars.

Force de l'économie soviétique.

UNE étude nous arrive de Moscou, signée de M. Krakovski, qui exalte la force de l'économie soviétique, révélée au cours des années de guerre.

Sa supériorité, dit-il, a été affirmée par la rapidité de l'exécution selon les plans élaborés d'avance, à l'abri des rivalités qui ont longtemps freiné, en Angleterre et aux Etats-Unis, la participation totale des monopoles aux fabrications d'armements; par l'absence de toute spéculation et de toute concurrence entre intérêts particuliers, celui de la nation primant tout; par la stricte coopération des efforts et des capacités de production.

C'est là, sur le plan matériel, un avantage considérable.

Le sort des colonies italiennes.

A moi l'Erythrée, clament et l'Éthiopie, et l'Égypte; à nous la Lybie, crient les Arabes, tandis que l'U.R.S.S. jette un regard sur la Cyrénaïque et sur la base de Tripoli. « Il n'est question, là-dedans, que de se partager mes dépouilles », intervient l'Italie, arguant que ces colonies ont été annexées avant l'avènement du fascisme et mises en valeur à la sueur de son petit peuple.

Par exemple, en Tripolitaine, 24.000 colons, répartis en 4.000 fermes, exploitent 150.000 hectares entièrement défrichés par leurs soins, et en Cyrénaïque, 15.000 en cultivent 80.000. En Erythrée, 157 entreprises ont, au prix d'un travail acharné sur les terrains les plus ingrats, réussi sur plus de 6.000 hectares la culture du coton, du tabac, et des céréales. En Somalie, enfin, que personne ne revendique, et pour cause, 600 exploitations, consacrées à la culture de la banane et du coton, ont nécessité l'investissement de 75 milliards de lire.

Ces réalisations, dit un porte-parole italien, ont été l'œuvre d'une nation aux prises avec les plus sévères épreuves et qui, désormais, engagée sur le chemin de la démocratie, mérite sans doute de n'être pas spoliée des rares conquêtes que sa tardive naissance lui a permis de réaliser. L'argument n'est pas sans valeur.

Le secret.

COMME l'a dit un journaliste anglais, « le papillon de M. Attlee a été dévoré par la chrysalide de M. Truman » : le secret ne sera pas dévoilé.

Le président Truman en fait, paraît-il, un cas de conscience et considère le secret de la bombe atomique comme un dépôt sacré qu'il n'est pas en droit de partager. « Je le crois sincère », disait hier le capitaine Blackburn, député de Birmingham, lequel regrettait par ailleurs que seule une infime partie des recherches consacrées par les Etats-Unis aux applications de l'énergie atomique ait trait aux industries de paix. Selon lui, 90 % de ces recherches s'appliquent à la fabrication de bombes toujours plus destructives et plus puissantes. « Pourquoi, ajouta-t-il, le président Truman ne trouve-t-il pas bon d'orienter son pays vers l'utilisation de l'énergie atomique pour une production bon marché destinée à aider à la reconstruction du monde ? » La question est plutôt insidieuse.

Deux expositions en Allemagne.

UNE curieuse exposition locale a eu lieu récemment à Leipzig. Sans comparaison possible, il va de soi, avec les foires célèbres qui y attiraient avant la guerre des centaines de milliers de visiteurs, elle a néanmoins présenté un notable exemple de l'effort de la petite industrie allemande en voie de reconstitution. Les industries métallurgiques, électriques et chimiques y étaient même représentées, mais la section la plus remarquable fut celle de l'utilisation des débris de métaux récupérés des destructions de guerre — carcasses d'avions, ferrailles d'usines, parties de machines, etc. — pour la fabrication d'appareils ménagers et d'outils. Certes, la matière ne manquait pas.

D'autre part, s'ouvrira le 20 décembre, à Berlin, l'exposition de « Berlin reconstruite », surtout faite de plans d'urbanisme. Mais, avant de reconstruire, il faudra déblayer. Or, on a calculé que la seule évacuation des gravats et



Les attentats se multiplient contre les chemins de fer en Palestine. Le 1^{er} novembre, la tour signalisatrice de Lydda sauta; un soldat anglais et un policier paléstinien furent tués. On voit ici des ouvriers dégageant le corps d'une victime sous la surveillance des policiers.



Les grèves au Canada. A Windsor, dans la province d'Ontario, 1.500 grévistes, vétérans des deux guerres, défilent dans les faubourgs de la ville.

décombres, accumulés à la suite des bombardements, exigeraient 500 wagons par jour pendant seize ans. Il en reste aujourd'hui plus de 40 millions de mètres cubes à enlever.

Un congrès noir.

LES délégués des pays de l'Afrique noire ont tenu congrès à Manchester. L'affaire a fait peu de bruit parmi les événements majeurs qui occupent l'attention générale. Elle n'en a pas moins son importance.

En effet, pour la première fois, les noirs ont établi un cahier de revendications formelles. « La lutte des peuples coloniaux pour leur libération est entrée dans une nouvelle phase, a déclaré un de leurs leaders, et les ouvriers coloniaux font preuve d'un esprit militant tel qu'on n'en a jamais vu auparavant. » Et de protester véhémentement contre les pays d'administration blanche qui, telle l'Afrique du Sud, traitent les nègres à peu près « comme l'Allemagne nazie traitait les juifs ».

Il va de soi qu'au cours de ce congrès a été votée par acclamations une adresse « aux Indochinois et aux Javanais en lutte contre l'impérialisme de la France et de la Hollande ».

Conséquence de l'effervescence mondiale suscitée par l'exemple des rébellions asiatiques et des espérances provoquées par les déclarations de principes, magnifiques mais inconséquentes, claironnées « urbi et orbi » par les « Grands ». Sans doute, peut-on sourire de la candeur des nègres qui en réclament l'application : ils n'en sont pas moins dans la logique.

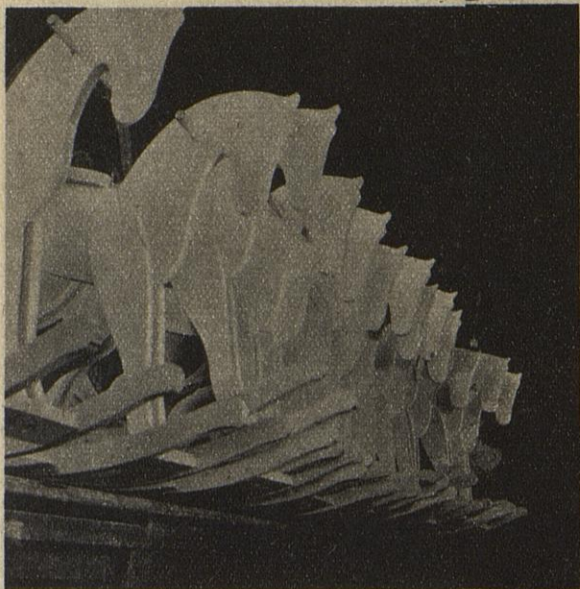
L'imbroglie autrichien.

LA situation monétaire de l'Autriche est chaotique. Ce pays vit encore sous le régime du mark, lequel, dénommé « autrichien », n'en reste pas moins étranger à son économie nationale. Il est bien question de lui substituer un « schilling » autrichien, voire un « schilling » militaire allié, mais ce ne seraient là que des palliatifs. Le gouvernement du Dr Renner ne possède, en effet, aucune couverture d'or, aucune garantie susceptible d'asseoir une monnaie.

D'autre part les banques autrichiennes, les instituts d'épargne et les sociétés d'assurances, ayant dû intervenir, la majeure partie de leurs fonds dans les valeurs d'Etat et les emprunts de guerre allemands, sont dans une position précaire liée à la solution du problème des dettes du Reich, qui n'est pas encore résolu. Leur incertitude est donc totale, aggravée par leur appréhension d'une solution sévère qui les ruinerait impitoyablement. Conditions qui s'opposent à toute reprise d'affaires.

Sans doute, comme le disait hier une personnalité viennoise, « l'Autriche n'est pas un Etat allemand; elle est un pays libre, cultivé et indépendant; elle a une existence personnelle et des formes de vie bien établies, du fait qu'elle est restée la « vieille Autriche ». Dans son essence, sans doute, idéalement parlant, mais son sort participe de la liquidation du Reich et l'Anschluss continue à peser lourdement sur elle.

FABIUS.



Les purs sang sont en ligne. Attention au départ... Le deuxième cheval à gauche est le grand favori de l'épreuve.



Renaissance du jouet FRANÇAIS

Nous avons pu forcer l'huis d'une fabrique de jouets merveilleux. Voici la période de la construction des petits et grands « bonheurs », des petits et grands enfants. Il n'est pas facile, en effet, de pénétrer dans ces lieux : à cette époque, les fabricants veulent garder secrètes les jolies choses qu'ils inventent et construisent en série pour bientôt garnir les hottes des Pères Noël qui iront dans la nuit de la Nativité déposer leurs précieux fardeaux devant les cheminées garnies de pauvres paires de chaussures usées, comme le veut l'époque que nous traversons. Peut-être existe-t-il des enfants sages, pensant déjà aux vicissitudes de la vie, qui souhaiteraient que le Noël changeât leurs chaussures en une belle paire de sabots pour mettre leurs pieds meurtris de froid à l'abri des intempéries.

Nous voici dans les ateliers des jouets en bois qui continuent à avoir leur vogue (le métal fait encore bien défaut). Les planchettes sur lesquelles sont indiquées les lignes à suivre pour le découpage à la machine sont entassées près de l'ouvrière chargée de ce travail.

La seconde opération consiste au montage de toutes les pièces découpées et, en troisième main, la mise en couleurs par des jeunes filles expertes.

Cette saison, le jouet en métal réapparaîtra dans



Commode, légère, la « Jeep » va pouvoir servir la paix.

les rayons des magasins et le jouet mécanique renaissant sera bien accueilli par l'enfance attirée vers ce qui donne l'illusion du chemin de fer réel, du transatlantique, de l'auto, de l'avion, etc.

Parmi les modèles en construction, voici la « Baby Jeep », portant les noms de baptême les plus amusants : « Baby », « Swing », « Margaret », ou les noms des Etats du drapeau étoilé.

Nous avons admiré une gare en miniature, avec son réseau de voies, d'embranchements, de grands services que comporte une gare moderne.

Dans un magasin, nous est apparue une vraie montagne de jouets pêle-mêle, on distinguait : autobus, canots, avions, balance, etc.

Notre cicerone nous confirma la pleine recrudescence du jouet français qui tend à reprendre sa place de jadis. Les commandes parvenues de l'étranger en sont une indication. En tout cas, on en a fini avec le jouet de Nuremberg.

Il ne faut pas croire que le jouet mécanique est une idée moderne. Il remonte au xv^e siècle, où l'on voyait des « rossignols en cage, chantant en hiver », qui étaient exécutés par un potier, avec un mouvement intérieur très simple. Deux cents ans plus tard, le jouet le plus extraordinaire fut un théâtre lilliputien sur lequel se jouait tout un opéra ; on tirait simplement une boule pour déclencher la machine.

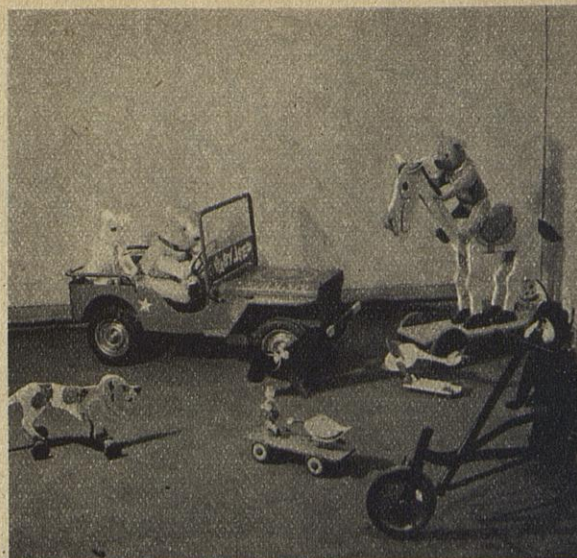
Le jouet de bois commença par une canne surmontée d'une tête de cheval ; l'enfant galopait, la canne entre les jambes. Le premier cheval à bascule réalisé fut offert au Roi de Rome. Ce jouet est encore de mode. Nous avons pu en voir, chez le fabricant, des files alignées, tels des chevaux prêts pour la parade.

Il faut que nos artistes décorateurs continuent la

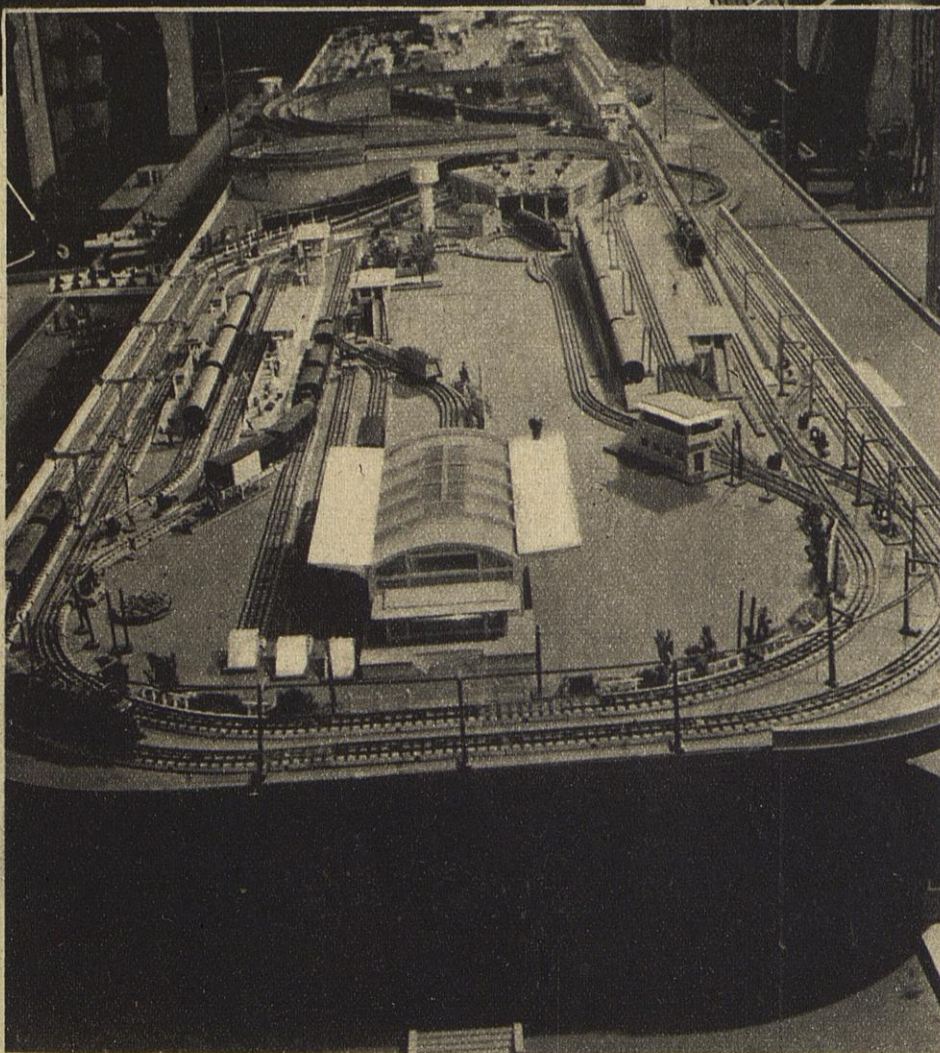
tradition des Watteau, Boucher, qui décoraient des joujoux et des œufs de Pâques.

Caran d'Ache lança la mode du jouet découpé dans des planchettes, qu'il peignait avec brio. Detaille, le grand peintre militaire, a donné aussi de son grand art pour le coloriage des petits soldats de plomb, toujours en vogue.

La renaissance du jouet français entourera l'enfance de beauté ; notre jouet offre les caractères de notre race, la grâce, l'esprit, le bon goût, la malice même, la discrétion dans les couleurs et la distinction dans la ligne. Cette intelligence dans l'art du jouet nous a précédés en Russie et les pays du Nord, où les artistes ont compris qu'il fallait donner aux enfants des jouets correspondant à leur nature.



Le Père Noël a passé ses commandes. Aux ateliers de construction, on travaille fébrilement.



La magnifique reprise de la S.N.C.F.

Une délicate opération : le découpage des modèles.

Les réserves sont abondantes. Le père Noël sera généreux.



En sortant de cette fabrique féerique, comment ne pas se souvenir de ce couplet de Fragson :

On est pimpant, pas cher et chic...
Et quand on nous r'mont' ça fait eric,
C'est nous les jouets mécaniques
Qu'on vend dans les p'tites boutiques.
On ne coûte que vingt-neuf sous !
Allez mesdam's, achetez-nous !

Quel heureux temps, vingt-neuf sous...

A. HARLINGUE.

Méphista

NOUVELLE INÉDITE DE MAURICE BESSY

ELLE était arrivée un soir d'automne. Il pleuvait. Les portes des maisons étaient closes et il flottait dans les ruelles une odeur chaude de terre mouillée. La fumée blanche qui s'échappait des cheminées pataudes tourbillonnait longuement, à la recherche d'une direction, luttant contre la lourdeur du ciel, embaumant le pavé brillant.

Ce temps durait depuis de longs jours. Il collait à la peau. Les habitants étaient maussades. Il fallait la soupe brûlante, les draps bassinés et la grande torpeur de la nuit pour reprendre le goût de vivre.

D'où venait-elle ? Le plus proche village était éloigné d'une lieue. Avait-elle parcouru ce long trajet sous la pluie cinglante ? Son poil était trempé. Elle était maigre, efflanquée. Sa fine queue nerveuse était grise d'une boue ramassée dans les champs. Des vieilles la virent passer. Derrière leurs rideaux empressés, elles furent surprises de cette visite nocturne et en demeurèrent interdites. Que faisait donc cet animal de personne, qui reniflait chaque pas de porte et semblait affamé ?

Elle traversa le village, redescendit la grimpe, se blottit sous un porche et commença de faire sa toilette. Sa langue rose lustrait le poil rêche, hérissé par l'averse. Un long moment elle s'acharna sur sa queue, avalant la boue, la nettoyant avec une excessive coquetterie.

Lorsqu'elle eut terminé, elle se leva, s'étira sur ses pattes et fit entendre un miaulement très doux qui ressemblait à une plainte. La pluie avait cessé. Le village s'assoupissait dans un calme pesant. La jeune chatte s'engagea prudemment dans les ruelles, parut inspecter les maisons pour, en définitive, fixer son choix : humble demeure rustique élevée par des maçons malhabiles avec de solides matériaux. Gauchement terminée, mais trapue, avec des fenêtres et une porte étroites ; un toit demeuré dont les tuiles se laissaient ronger par une mousse grise et lépreuse.

La chatte gratta le bois délavé. On entendait, à l'intérieur, un bruit de vaisselle remuée. Elle attendit un instant et à nouveau griffa la porte. Au bruit sec du loquet déplacé, elle recula vivement. Un vieil homme parut, ridé et courbé comme peut l'être un paysan qui a trop travaillé sa vie durant. Il regarda l'animal :

— C'est toi qui fais tout ce bruit... Allez, fous le camp et retourne d'où tu viens !

Elle ne bougeait pas. Elle ouvrit la bouche, mais aucun miaulement ne se fit entendre. Le vieux tenait un quignon de pain.

Il en détacha une miette qu'il lança. Elle se précipita avec une telle voracité qu'il en fut touché :

— Allez, entre, on va te trouver quelque chose.

La chatte paraissait comprendre. Elle pénétra majestueusement dans la masure, la queue en bataille, la moustache orgueilleuse. L'obscurité ne l'effrayait pas. Elle se dirigea vers l'âtre où sur un feu bouillait une marmite. Le paysan souleva le couvercle, et, avec une fourchette, pêcha dans sa soupe un morceau de couenne qu'il jeta sur les dalles :

— Attention, c'est chaud !

Son avertissement avait été inutile. La chatte s'était immobilisée près de sa pâture, la reniflait et attendait qu'elle refroidit. Puis elle avança une patte agile, effleura la viande ; rassurée, elle l'avalait en s'étranglant.

— Puisque tu as si faim, ma vieille, constata le paysan, tu mangeras aussi ma soupe.

Il rempli une écuelle que la chatte lappa avec avidité. Quand elle eut terminé, elle fit le tour de la pièce, sauta sur un escabeau, puis sur la table, comme si elle désirait se familiariser avec son nouveau logis. Elle revint à la cheminée, s'effraya d'une blquette, regarda la flamme avec malice et s'installa sur les briques chaudes. Assoupie, les yeux mi-clos, elle paraissait n'avoir jamais connu d'autre refuge.

Devant elle, assis sur une mauvaise chaise, le paysan mangeait goulument sa soupe tachée de vin. Il se leva pour se servir une nouvelle louchée. La chatte ne broncha pas. Il la caressa gauchement, désireux

de sentir la chaleur piquante de son poil. Elle ronronna sous la caresse et tendit le cou qu'elle avait curieusement tacheté de blanc.

Le paysan fut amusé par ce jabot trop long qui se détachait sur la fourrure plus noire que la nuit qui l'entourait.

— Tu ressembles à un diable, pensa-t-il.

Sa grosse main noueuse frôla son ventre.

— Mais tu es une dame, maugréa-t-il, sacrée femelle, va ! Je t'appellerai Méphista.

Il fut satisfait de sa trouvaille et en récompensa la chatte d'un nouveau morceau de couenne qu'elle dégusta cette fois avec gourmandise, et sans découvrir ses pattes de devant bien au chaud sous son ventre.

Le vieux, maintenant, rinçait les assiettes en grommelant des imprécations. Voilà des années qu'il attendait son fils. Quand le lui lâcherait-on enfin ? Et à quoi bon tout cela ? Là-bas, il était enfermé à ne rien faire, dans un camp, alors qu'il en avait tant besoin ici. Après tout, la guerre était finie. A la mairie, il avait tracé des croix malhabiles sous des ribambelles de questionnaires. Mais François n'était jamais revenu. Parfois, il recevait quelques lignes sur des cartes postales très blanches, froides à la main, et qui venaient de très loin. Il regardait les grands cachets noirs et rouges, et allait les montrer au maire. François ne parlait jamais de revenir. Il vieillissait pour rien et demandait des colis.

Et lui, le vieux, qui depuis si longtemps avait l'âge de dormir sous trois pieds de terre, il était obligé de durer, d'attendre son repos. Qui donc, à sa place, aurait soigné les champs, entretenu la maison, qu'il fallait garder pour le fils ?

La solitude ne lui pesait guère. Veuf de bonne heure, il avait pris l'habitude de vivre dans le silence. Le gars n'était pas si souvent à la maison, au temps d'avant. Et Achille, avec sa marmite de soupe et son litre de picrate n'avait besoin de personne. Il savait si bien compliquer les soucis de sa terre que sa pauvre cervelle était toujours pleine à craquer d'idées à résoudre. Il les remuait, se les remémorait même lorsqu'elles étaient devenues inutiles et se créait ainsi un monde à lui tout seul dont l'élevage des moutons et la culture des pommes de terre étaient les pivots essentiels.

Tout autre jour, il eut chassé sans ménagement ce visiteur inutile déjà installé comme en pays conquis. Plutôt lui qu'un de ces doryphores qui circulaient dans ses champs, l'arme à la bretelle, vêtu en vert de terre et qui sentait le cuir comme d'autres puent des pieds.

Brave Méphista ! Elle, au moins, pouvait comprendre ses paroles. Il n'avait pas besoin de faire des gestes et de pousser des grognements. Ce matin, sous ses yeux, deux gros gras à lard lui avaient volé des patates, les salauds !

Méphista dormait de son sommeil de chat, à mi-chemin entre les briques chaudes et le grand ciel félin où tous les oiseaux du monde se laissent surprendre par une griffe implacable. Achille ronflait bruyamment. La chatte se coucha sur le côté ; sa moustache lui faisait prévoir que la cendre bientôt étoufferait les braises. Elle s'en rapprocha.

Peut-être rêvait-elle. Sa moustache était animée de tics rapides, et parfois sa queue balayait le mur tiède. Ses petits tétons roses s'enflaient comme de jeunes bourgeons de pêcher.

Elle n'appartenait plus au royaume des chats. Elle était dans un pays couleur de brouillard, où les pattes ne reposent pas sur terre, et dont la nuit résiste aux yeux les plus perçants. Il y avait un bon parfum de lard et de bois brûlé. Soudain, de grandes flammes jaillirent de toutes parts. Sans crainte, Méphista s'en approchait, goûtait leurs caresses jusqu'à s'en faire griller le poil, les traversait d'un bond pour en retrouver d'autres, toujours plus hautes et qui dévoraient tout.

Elle miaula affreusement et le vieux se retourna en geignant. Le feu était éteint. Méphista distinguait autour d'elle les contours précis et rudes des choses.

Elle avait froid. Elle se mit en boule, cacha son museau entre ses pattes de derrière, et, satisfaite de sa propre tiédeur, se rendormit.

Adoptée par le père Achille, Méphista ne le fut pas par le village. Maigre et sauvage, elle ne se laissait pas approcher. On craignait qu'elle ne griffât les enfants et on la chassa chaque fois qu'elle rôdait près des maisons. Les autres chats du bourg, bien nourris, dodus, n'inquiétaient même plus les souris des greniers. Ils obéissaient avec servilité et répondaient docilement à des noms choisis dans le calendrier habituel des chats. Cette Méphista, avec son nom d'enfer, ne disait rien qui vaille. Au surplus, elle ne cessait de courir, montant et descendant la grand-rue à l'allure d'un lièvre. Il fallait qu'elle fut possédée pour brûler ainsi le pavé, effrayant poules et canards, et même ses congénères alourdis de savoir-vivre. Quant aux chiens, aucun n'avait jamais encore osé l'affronter.

Pour chasser les oiseaux, elle s'aventurait loin à travers la campagne, se mettait à l'affût dans les broussailles et demeurait de longues heures immobile, aux aguets, inquiète seulement de sa proie. Dès qu'elle l'avait attrapée puis dévorée, alors elle gambadait à travers champs, se purgeait en rongant des herbes et regardait avec curiosité les fleurs sauvages qui tremblaient au bout de leurs tiges.

Les paysans la mettaient en fuite, peu habitués à voir un chat batifoler ainsi sur leurs terres. Méphista empruntait les fossés en bordure des chemins, s'aplatissait prudemment au passage des charrettes et allait se désaltérer aux ruisselets des fontaines.

Un jour, un soldat s'approcha d'elle, la gourmanda et la prit par la peau du cou. Les pattes griffant les airs, elle crut retrouver le monde aérien de son rêve et se débattit furieusement. Un peu de sang coula sur la main de l'homme rageur. Il ramassa des pierres et poursuivit la chatte en hurlant de rauques injures. Elle décala, puis, lorsqu'elle fut hors de portée, elle se retourna pour renifler bruyamment, la moustache en bataille. La brute ne s'arrêta pas de poursuivre la petite boule noire, ouvrit l'étui de cuir fixé à son ceinturon, et sortit son revolver. L'homme visa tranquillement. La chatte était fascinée par la tache brillante qui allait cracher la mort.

Le coup partit. Il y eut un sifflement sec qui ressemblait aux claquements de langue du père Achille. Méphista sentit une grande pointe de vent qui passait près d'elle. Il était mauvais tireur. La chatte, d'un coup de reins, franchit une haie et courut sans plus jamais regarder derrière elle, pendant de longues minutes. Lorsqu'elle fut à bout de forces, elle s'arrêta pour reprendre haleine et lisser son poil qui avait une odeur piquante de brûlé.

A partir de ce jour, elle évita ces hommes aux gros pieds noirs qui portaient l'épouvante dans une sacoche. Elle refusa la nourriture que certains d'entre eux lui jetaient, et, comme des villageoises connurent son maître, elle gagna sans savoir pourquoi des sympathies inattendues.

L'hiver n'empêcha guère ses promenades errantes. On la vit même affronter la neige, et, quand elle bondissait entre les branches décharnées d'un arbre vide, on l'eut volontiers prise pour un corbeau nécromane.

Vint le printemps. Méphista ne fit plus chez le père Achille que de brèves apparitions. Le reste du temps, elle battait la campagne dont elle adorait les boutons d'or. Elle jouait avec eux d'une patte douce-reuse, hypocrite, s'étonnait qu'ils n'essayassent point de lui échapper, simulait le sommeil et attendait qu'une bise légère vint les secouer pour se précipiter sur eux avec une fébrilité toujours déçue.

La nuit, elle errait dans le village où les gros matous, attirés par ses appels prometteurs, se décidaient à abandonner leurs coussins pour venir la rejoindre. La mâtane s'éternisait. Méphista entraînait ses soupirants sur des toits vétustes dont les tuiles grinçaient, à travers les roues des chariots, ou sur les dangereuses margelles des puits.

En ces moments, tous les bourgeois pétant de graisse, qui de jour lui tenaient la dragée haute, abandonnaient morgue et esprit de caste pour la supplier de miaulements éplorés. Elle tenait tête à la petite troupe, succombait à l'un pour exciter l'animosité des autres, assistait impassible à leurs combats, puis, éreintée, le poil à fleur de peau, la queue empanachée, allait conclure son affaire avec quelque trainard stupéfait de l'aubaine.

Au petit jour, ces messieurs avaient regagné leurs gîtes et simulaient une sagesse de chanoine. Seule Méphista, les nerfs tendus et les oreilles à la rebroussette, courait les venelles en patricienne fière de ses débauches. Dès qu'il ne faisait plus de doute pour personne qu'elle était seule responsable du tintamarre de la nuit, elle allait prendre quelque repos au pied d'un lilas embaumé dont le parfum l'enivrait.

Une nuit, Méphista qui était sortie pour répéter ses exploits se découvrit les pattes molles. Son museau n'avait pas la froideur des nuits printanières. Elle renonça au charivari. Une lourdeur extraordinaire

vents étaient apaisés. La chatte jetait de tous côtés des regards inquiets, étonnée d'un silence aussi lourd. Soudain elle prit son élan et fila. Elle ne s'arrêta que devant la maison du père Achille, sauta sur le rebord d'une fenêtre, puis de là, s'aidant d'une gouttière, vers la lucarne, toujours ouverte à son intention. Les briques de l'âtre étaient tièdes. Méphista, sans hésiter, sauta sur le lit du vieux, chercha un renfoncement de la couverture et s'installa frileusement. Elle écouta les ronflements sifflants du paysan, ses grands râclements de gorge. Il respirait pesamment et son large coffre faisait trembler la couverture. Elle tourna plusieurs fois sur elle-même pour trouver une meilleure place et n'être point gênée par ce balancement monotone. Elle dormit d'un sommeil difficile, agité, comme à l'approche d'une tempête.

Pourtant l'air était calme, le ciel serein. L'été était là. Il y avait dans les maisons une odeur forte de laine. Aux champs, les grains prenaient forme dans leurs épis hérissés.

Méphista se dressa sur ses pattes et rôda à travers

froide dont la graisse était figée, puis mécontente, alla se coucher dans les draps encore chauds du lit du bonhomme. Harassée, elle dormit dans une bonne odeur de sueur humaine qui flattait son odorat de chat.

Elle fut réveillée par un bruit sec qu'elle reconnut immédiatement. Ce sifflement hâtif, l'angoisse subit qui en résulta, elle ne les avait jamais oubliés depuis sa rencontre avec le soldat. Il y eut d'autres détonations, plus assourdies et plus rapides, puis de nouveau le silence. Le dos rond, le poil rêche, elle tendait l'oreille. Des cris s'élevèrent, des cris de femmes épouvantées et qui déchiraient l'air. Parfois des séries de détonations, puis un grand crépitement. Juchée sur sa lucarne, la chatte vit une immense trace fumeuse qui paraissait venir du côté de l'église. De son observatoire, elle entendait les derniers hurlements coupés de détonations plus bruyantes.

Les flammes de son rêve s'élevaient de toutes parts. Méphista renifla une ignoble odeur qu'elle ne connaissait pas et qui empestait tout autour d'elle. Et partout le feu, un feu difficile, écrasé par le poids de l'air épais et par la fumée qui ne parvenait pas à se dissiper.

Elle tourna la tête lentement, comme si elle repérait les différents foyers d'incendie, puis se décidant soudain, elle gagna la grande rue, la traversa en poussant des hurlements furieux. Elle rencontra des soldats qui ricanèrent à son passage, mais elle n'y prit pas garde. Lorsqu'elle eut atteint les limites du bourg, elle revint en arrière, parcourut chacune des ruelles, ralentissant sa course partout où elle savait que vivaient des chats. A son appel impératif, ils apparaissaient, d'abord timidement, effrayés par l'incendie. Méphista miaulait à nouveau et derrière elle une petite troupe se formait, qui suivait son guide sans comprendre et miaulait diversement. A chaque carrefour, les bêtes croisaient des hommes en sueur, qui crevaient des bidons d'essence et incendiaient méthodiquement maison après maison.

La chatte ne s'en inquiétait pas, et, venelle par venelle, avec la même discipline que les autres apportaient à accomplir leur carnage, criait leur salut aux chats paralysés de terreur. Tous lui obéissaient, la suivant dans ses détours. Les petits tigres rayés, les roux ocellés, les gris et les verts, les angoras présomptueux, et même un siamois aux yeux de saphir.

L'ombre de la mort régnait dans les rues désertées. Plus de cris, ni de coups de feu, mais le seul grésillement des flammes repues. Des cendres brûlantes les caressaient, augmentaient leur folie, et poussaient certains à des bonds fantastiques.

Lorsqu'elle fut certaine d'avoir réuni le plus grand nombre, Méphista se dirigea vers la maison d'Achille. La petite rue était ravagée par l'incendie, mais le feu n'avait pas encore gagné la mesure. Il allait l'atteindre et rien ne pouvait laisser espérer qu'elle lui échapperait.

Guidée par un instinct mystérieux, Méphista sauta sur le rebord de la fenêtre puis gagna la lucarne. Les chats, docilement l'imitèrent. Certains, aveuglés par la fumée et la peur, glissèrent le long de la gouttière, tombèrent à terre en rageant et s'y reprirent à plusieurs fois pour réussir leur saut.

Le feu gagnait toujours. Pourtant, dans la grande salle basse les chats paraissaient s'apaiser. Immobile, payant d'exemple, Méphista simulait le sommeil et son troupeau, rasséréné, oubliait sa peur.

Il faisait très chaud; le soleil avait été ardent tout l'après-midi et l'immense incendie mouvant suffoquait. On entendait la chute de toits embrasés, le claquement brisant des vitres. L'incendie se rapprochait, rien ne lui résistait.

Il cessa brusquement. Les flammes léchèrent la maison d'Achille et s'évanouirent sans raison. La vieille demeure était intacte au milieu des ruines, ses murs gris à peine assombris par la fumée grasseuse.

Certains des rescapés commencèrent de ronronner. Ils s'examinaient avec surprise. Leur inquiétude avait disparu.

Les camions qui emportaient les bourreaux grondèrent sur la route. L'ultime angoisse qui planait sur les décombres se déchira. Il ne resta plus que la grande solitude de la mort. Les chats ne bougeaient pas. Certains faisaient leur toilette. L'un d'eux miaula. Peut-être avait-il faim. Méphista le toisa d'un regard sévère et il n'insista pas.

Ils passèrent ensemble une nuit fraîche, malodorante où l'absence des hommes creusa un vide floconneux.

Méphista ne conserva qu'à grand peine sa place favorite, près de l'âtre, sur les briques froides.



— Mais tu es une dame, maugréa-t-il, sacrée fumelle, va ! Je t'appellerai Méphista.

Dessin de Gaspar.

habitait l'air. L'ombre était peuplée d'étranges tremblements. Il y avait dans le grand calme de tout ce qui dormait comme des bruits sourds aux sonorités inconnues.

Pour la première fois, Méphista eut peur, peur des cailloux sur lesquels elle marchait, des herbes qu'elle effleurait, des étoiles même qui ne brillaient pas aussi clairement que d'habitude.

Elle poussa jusqu'à la rivière qu'elle n'aimait pas, redoutant l'eau froide. Le courant, si souvent argenté paraissait une cendre. Elle coulait sans un murmure, comme un torrent mort. La chatte s'approcha du bord, devina la traîtrise de l'eau et s'enfuit en s'accrochant à une ronce.

Elle n'avait plus envie d'appeler à ses troussees la meute habituelle. Elle n'avait ni sommeil, ni faim, mais seulement un désir démesuré d'éviter le malheur qu'elle sentait autour d'elle et qui se préparait avec l'impérieuse autorité de l'orage. Un événement imprévisible allait bouleverser le monde, ensanglanter un pays, pousser à son plus haut période les fureurs de la barbarie. Et le monde dormait; et ce pays harassé, somnolait.

Seule, une chatte noire, à la gorge de neige, une chatte aux instincts incongrus, captait cet effluve, sentait le danger et, dans les vents légers que dépeçait la fraîcheur, découvrait sa sauvegarde.

Elle était près du pont, à l'entrée du village, là où s'arrêtaient les pêcheurs pour surveiller la fuite des truites. La rue grimpa toute droite le long du côteau. Méphista s'engagea dans la longue traînée grise. Sur son passage une poussière poudreuse s'élevait mollement. Les insectes étaient endormis et les

le lit jusqu'à ce qu'elle eut réveillé le dormeur. Le vieux, surpris, poussa un juron et eut un geste brutal pour la chasser. Il se leva pour pousser le volet. Le jour naissait. Il ne subsistait de la nuit qu'une fraîcheur salée et de grandes taches floues vers l'horizon. D'ordinaire Achille attendait l'aurore. Pourtant il commença de s'habiller. La journée s'annonçait belle et il songeait depuis longtemps à aller voir son pré de la Cholette. Il s'y rendrait de ce pas. Il mit un pain et des oignons dans sa musette, boucha soigneusement une bouteille de vin, vérifia qu'il avait bien son couteau, choisit un bâton et s'apprêta à partir. Il revint, prit un chapeau de paille qui avait été noir, crevé de tous les côtés.

Méphista regardait ses préparatifs d'un œil inquiet. Ce départ hâtif la surprenait et la satisfaisait à la fois. Elle entendit la grosse clé tourner dans la serrure. La lucarne était ouverte. Elle pourrait sortir à sa guise. Longtemps, elle remua sans raison. Le soleil brillait et une vive lumière éclairait la pièce. La chatte rechercha la tache tiède qui faisait briller son poil. Elle se lécha, mais sans apporter à sa toilette la même attention paisible que les autres jours. Parfois elle s'arrêtait brusquement, la patte immobilisée dans sa course. Un bruit extérieur était cause de cette méfiance.

Elle se retourna une oreille et ne parvint pas à la redresser. Elle se frotta au pied de la table pour passer ses nerfs, fit ses griffes sur une vieille chaise puis retourna au soleil. Elle ferma les yeux, mais presque aussitôt un papillon novice, trotinant sur échasse de soleil, entra dans la pièce. La chatte voulut l'attraper, battit l'air de ses pattes. Le papillon s'enfuit et elle s'irrita de ne plus l'apercevoir. Elle chercha son écuelle, avala quelques gorgées de soupe

LETTRES

"LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ" continuent...

JULES ROMAINS publie enfin à Paris la suite de ses *Hommes de bonne volonté*, parue à New-York pendant l'occupation. Avec quelle avidité nous nous jetâmes sur ces deux volumes lorsque, venus de Suisse par je ne sais quelle voie clandestine, ils nous tombèrent entre les mains, en 1942 ! Avec quel empressement nous nous les prîmes les uns aux autres ! Nous nous étonnions de la fidélité avec laquelle les typographes américains avaient reconstitué la couverture des tomes précédents parus en France ; mais nous admirions surtout l'exemple de vigueur et de ténacité intellectuelles donné par Romains qui, parmi les tristesses et les incommodités de l'exil, avait réussi à poursuivre son œuvre sans défaillance. Je savais qu'il portait depuis longtemps dans sa tête la série entière des *Hommes de bonne volonté* ; que, dès l'origine, son plan avait été fait, tome par tome, épisode par épisode ; que chaque personnage avait son dossier complet... Cette considération n'atténuait en rien la surprise où me mettait une réussite de ce genre ; elle l'augmentait plutôt. J'imaginai Romains s'embarquant pour l'Amérique, en juin 1940, avec tous ses papiers, toutes ses notes et, arrivé là-bas, s'installant et se remettant à travailler avec autant de liberté d'esprit que s'il fût resté dans sa propriété de Grandcourt, au milieu de son vignoble tourangeau. Je ne sache pas que la vie littéraire fournisse l'exemple d'une pareille maîtrise, d'une pareille résistance à la pression des circonstances.

Ces deux volumes, XIX et XX, des *Hommes de bonne volonté* ont respectivement pour titre : *Cette grande leur à l'Est* et *Le Monde est ton aventure* (1). Ils sont, à la vérité, d'un intérêt très différent, sinon très inégal ; c'est surtout le second qui mérite de retenir l'attention, car il n'est rien de moins que le



Marcel Raymond a conservé une étonnante jeunesse. Ne ressemble-t-il pas encore à un étudiant du Quartier Latin.

CE QUE MARCEL RAYMOND ME DIT DES LETTRES CANADIENNES

LORSQUE Gustave Cohen, chez qui il est descendu, me précisa la raison du voyage en France de Marcel Raymond, je perdis pied : il venait représenter le Canada au Congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences.

— Alors !

Déjà, au bout du fil, j'entendais rire le père des Théophilènes :

— Rassurez-vous, il a un violon d'Ingres : la littérature ! Il en joue même en virtuose.

Ce jeune professeur à Montréal ressemble encore à un étudiant de notre Quartier Latin. Il vient en France pour la première fois, mais tout ici, lui paraît heureusement familier. Ce visage inconnu est de chez nous.

Dans la cale du bateau norvégien, où voguait Marcel Raymond, il y avait — je vous le prête en mille ! — du papier canadien ! Hasard de route... symbole... qui nous amena aussitôt à parler du problème délicat des rééditions canadiennes :

— Tant de livres, avant la guerre, nous venaient de France, m'explique Marcel Raymond. Soudain, nous avons manqué de tout. Pour suppléer à cette carence, nous avons réédité d'abord des grammaires latines, des atlas et des bréviaires, que sais-je !... et puis Proust, Gide, Mauriac, en éditions phototypées, tous les Thibault et, bien sûr, Péguy, Claudel, d'autres encore.

— Bel hommage, pendant les années cruelles, aux écrivains français !

Au point de vue culturel, le résultat, chez nous, fut remarquable : chacun ayant ainsi, à portée de soi, ce que je me permettrai d'appeler la quantité dans la qualité, les Canadiens prirent le goût des livres. Un mouvement littéraire s'ensuivit, favorisé encore par la présence et le rayonnement de la grande Ludmilla Pitoëff...

— N'a-t-elle pas monté les chefs-d'œuvre de Claudel, à Montréal ?

— Elle y fut aussi l'âme de passionnantes séances littéraires où elle révéla à une jeunesse enthousiaste Supervielle, Ghéon, Péguy, Claudel, Valéry. Comment vous tairais-je aussi le bienfait pour nous de tant d'en-

reportage, ou plutôt le récit d'un reportage en Russie soviétique, en 1922, à l'époque de la famine. L'information qu'il nous apporte sur cette phase de l'expérience communiste russe se recommande par sa précision, son impartialité, sa probité intellectuelle, son acuité critique, sa saveur humoristique, son pittoresque, son animation, son ton direct, son air de vraisemblance et d'authenticité. Romains est-il allé réellement en Russie ? Pour un autre, la question ne se poserait pas ; il ne serait pas possible d'admettre une seconde qu'un document de cette importance et de cette portée ait été fabriqué sur des témoignages de seconde main. Seulement, avec l'auteur de *Verdun*, qui n'a pas été à Verdun et qui a pourtant écrit sur Verdun le livre le plus saisissant, on se méfie, on se dit : « Romains est bien capable d'avoir écrit cet étonnant reportage sur la Russie sans y avoir mis les pieds. »

Il y a, dans Romains, un certain abus du dialogue. Le procédé lui permet de mettre au jour, en les plaçant dans la bouche de ses personnages, les idées, les impressions, les souvenirs dont il déborde. Il se laisse entraîner par sa verve jusqu'à donner dans la surabondance et, parfois, dans ce qui, sous la plume d'un écrivain de moindre qualité, deviendrait du remplissage. Le mot ne saurait lui être appliqué. Il est évident, toutefois, que *Cette grande leur à l'Est* doit à la complaisance que les personnages, et en particulier Laulerque, mettent à s'écouter parler, une part de ce qui fait son moindre intérêt par rapport au volume suivant. En regard d'une telle richesse de pensée et d'une telle autorité du verbe, la remarque est de peu d'importance.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.

(1) Flammarion.

tretiens avec ces exilés de France — parmi lesquels Raïssa et Jacques Maritain — réfugiés aux Etats-Unis !

— Il nous plaît de penser que l'influence de philosophes et de poètes français est à la base d'un essor littéraire dont nous savons ici trop peu de choses encore.

— Ainsi stimulés, et comme forcés de se révéler à eux-mêmes, de jeunes écrivains surgirent : je vous citerai, notamment, deux poétesses, Rina Lasnier, fortement marquée par Claudel et La Tour du Pin, à qui nous devons *Images et Proses* et le charmant *Jeu de la voyageuse*, relatant le voyage de Marguerite Bourgeoys, de Montréal à Québec, au XVII^e siècle, et Anne Hébert, dont vous aimerez *Les songes en équilibre*. Comment oublierai-je Saint-Denys Garneau, comparable par sa vie et son œuvre à votre Arthur Rimbaud ?

— Mais, pour diriger vous-même « Les Cahiers des Compagnons », où votre bel hommage au regretté Henri Ghéon nous a beaucoup touchés, pousserez-vous la modestie jusqu'à ne pas me parler de vos revues littéraires ?

— Les Compagnons de mes Cahiers sont un peu les fils spirituels de Henri Ghéon, Compagnons de Saint-Laurent, nés de cette œuvre dramatique qu'il a écrite pour son cher Canada, *Le jeu de Saint-Laurent-du-Fleuve*. D'autres revues, plus essentiellement poétiques, connaissent le succès : *La Nouvelle Relève* et ces luxueux *Gants du ciel*, expression d'un mouvement de jeune poésie très efficacement soutenu, pendant les années d'exil, par les Maritain, les Cohen et les Venturi.

— Et que me direz-vous de la critique littéraire de vos journaux quotidiens, dont l'épaisseur et le format nous font rêver ?

— Elle est née de tout cela, discute ferme et se porte à merveille. Mais cet essor littéraire canadien, dont vous vous réjouissez avec nous, accroît encore, si possible, notre affectueuse curiosité pour tout ce qui vient de France. Et dites bien à vos éditeurs de nous envoyer... dès qu'ils le pourront, bien entendu, des livres !

— Vos projets personnels ?

Marcel Raymond va publier un ouvrage sur la poésie française. Puis une édition, impatientement attendue, de Villon...

— ...Villon, si proche toujours de nos cœurs, poursuit Marcel Raymond avec cette spontanéité d'accent que lui reconnaissent tous ses amis de France, si proche de nous aussi par l'archaïsme d'un langage qui ne nous surprend pas et où nous retrouvons parfois, avec l'émotion que vous devinez, le visage de nos mots de tous les jours !

Il semble que des vers de Maître François s'égrènent dans la nuit de novembre... « Mais où sont les neiges d'antan ? » Au Canada, peut-être !

THÉÂTRE

SIMONE DE BEAUVOIR
LES BOUCHES INUTILES
(THÉÂTRE DES CARREFOURS)

ALFRED ADAM
LA FUGUE DE CAROLINE
(THÉÂTRE GRAMMONT)

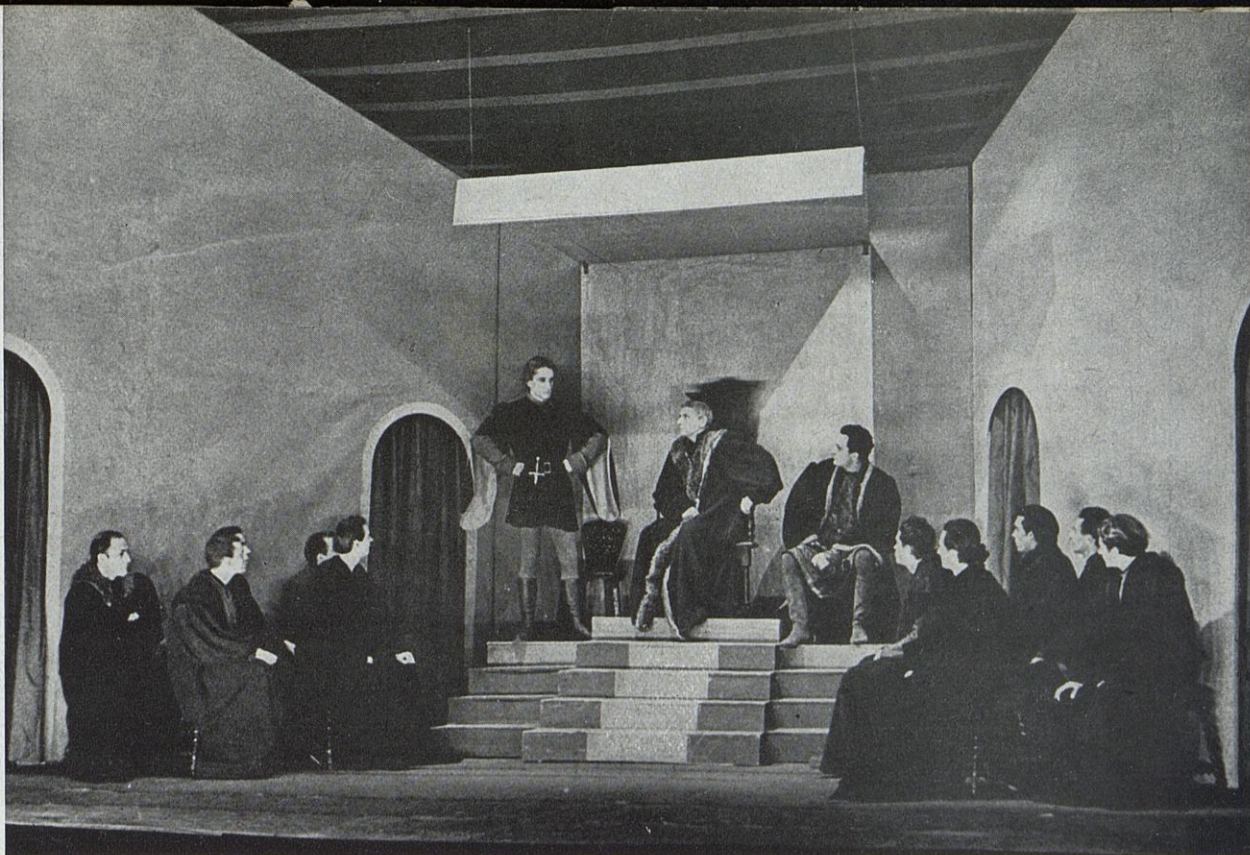
EN deux romans, dont le dernier, *Le sang des autres* est très remarquable, M^{lle} Simone de Beauvoir a conquis la notoriété. On attendait sa première pièce avec une impatience amicale. Et, franchement, nous voilà déçus. Pourquoi ? M^{lle} de Beauvoir tenait un grand sujet, neuf, à la fois dans l'humain et au-dessus, riche en prolongements probables. Elle a dévié de la bonne route — à moins qu'on ne l'ait déviée, comme nous le verrons tout à l'heure.

Les citoyens d'une ville des Flandres ont secoué le joug du duc leur maître. Mais la liberté se paie cher. La ville est assiégée depuis des mois par le duc qui se venge, et les réserves s'épuisent. Bientôt se sera la famine dans tous les foyers. Le conseil décide alors, pour sauvegarder son autonomie conquise, pour résister à de nouvelles chaînes, de se déchaîner de tout ce qui fait l'équilibre et le contentement familial de chacun de ses habitants, c'est-à-dire de faire sortir de la ville les femmes, les vieillards, les enfants et les infirmes. Il faut sacrifier tant d'amour à une idée plus haute du bonheur : y a-t-il cruauté ou exemple admirable ? Mais, la résolution prise, il convient de l'exécuter, et c'est à ce point que commencent les drames. Passer de l'héroïsme collectif à un déchirement individuel n'est point aisé. On comprend bien qu'il dépasse les limites humaines, et M^{lle} de Beauvoir le sait mieux que personne puisqu'à la fin du compte ses durs héros préféreront tenter une sortie désespérée que de repousser hors du groupe tel ou tel. Car le monde n'aurait plus de base réelle, si le vieillard, parce qu'il est au bout de sa route, si l'enfant, parce qu'il n'a pas commencé la sienne, si la femme, parce qu'elle n'est pas en train d'enfanter, devaient céder devant la loi de l'utilité. Qu'il y ait danger d'ébranlement, M^{lle} de Beauvoir nous le montre sans tricher : à peine la décision d'exclure est-elle prise que les passions les plus sombres se débrident, dérangeant les meilleures consciences. En somme, de son plein aveu ou non, l'auteur conclue à la nécessité d'un certain ordre préétabli, non celui qui se soutient par la force, mais celui qui trouve ses raisons dans l'amour.

Voilà donc le sujet. Il était d'une admirable ampleur. Mais d'où vient que dès les premiers tableaux, une sorte de gêne s'empare du spectateur ? De l'inhumanité même de la proposition ? De la dureté de certains dialogues ? Nous n'entendons pas passer pour pudibonds, et les éclairs les plus cruels, nous savons les regarder en face. Ce qui nous choque, c'est surtout une maladresse qui semble progresser de scène en scène. Non point que M^{lle} de Beauvoir ne possède pas une langue de théâtre, mais son mépris des conventions les plus banales (les sorties des personnages, les pauses de l'action) aboutit à une autre



M. Alfred Adam exploite le charme desuet de la belle époque dans "La Fugue de Caroline", au Théâtre Grammont.



Une scène des "Bouches inutiles" de M^{lle} Simone de Beauvoir, mise en scène de Michel Vitold, au Théâtre des Carrefours.

convention, celle du désordre dramatique organisé. Et ici ce n'est plus à l'auteur que j'en ai, mais au metteur en scène, aux acteurs. Je sais bien qu'une pièce où il y a une quarantaine de personnages n'est pas facile à conduire. Mais la difficulté excuse-t-elle l'enfantillage ? On s'étonne que personne, pendant les répétitions, n'ait dit à M. Vitold, responsable de la mise en scène, qu'il glissait doucement vers le genre opéra de province (décors, costumes, magma des choristes, tout semble chercher la ressemblance).

Outre cela, M^{lle} de Beauvoir est nettement desservie par ses acteurs — en bloc. C'est une troupe de choc ; il faut bien la prendre comme telle, sans isoler celui-ci ou celui-là. Et la troupe entière a adopté l'emphase, le cri, la violence. On admire sa force, mais on a envie souvent de demander grâce : il y a aussi du tragique dans la lenteur et le ton mesuré. Mais peut-être n'est-ce là qu'excès de jeunesse, et aurons-nous un jour le loisir de retrouver un de ces comédiens, de l'isoler dans la louange. De même, l'échec de M^{lle} de Beauvoir appelle une revanche. Elle a le talent nécessaire pour la prendre très vite. Et nous en serons ravis. Il existe aujourd'hui beaucoup d'auteurs dramatiques qui savent bien « travailler » sur un sujet médiocre. Mais combien qui ont le pouvoir du grand sujet ?

Pour sa réouverture, le théâtre Grammont nous offre la plus charmante soirée qui se puisse imaginer. Je n'avais pas vu *Sylvie et les fantômes*, la première comédie de M. Alfred Adam, et — sortant de sa seconde — j'en conçois un très sincère regret. Voici un auteur avec qui on aime lier connaissance. Il y a un instant, nous parlions du sujet. Celui de *La Fugue de Caroline* allie la nouveauté au charme. Il vole avec aisance entre le rêve et la réalité, constamment soutenu, constamment attendrissant. Nous avons tous, une fois au moins, imaginé que nos portraits de famille nous jugeaient du haut de leurs cadres dorés — et même s'ils n'influaient pas sur nos actes, leur jugement secret nous intriguait. M. Adam va plus loin dans l'invention. Il fait descendre les portraits des cadres, il décolle les images peintes de leur vernis et de leur poussière, et les place dans la vie : bal masqué de tous les temps, mais où les costumes sont authentiques. Cela fait aussi une assez curieuse salade de sentiments, d'actes et de préjugés contradictoires.

Dans une bonne maison bourgeoise où un mari et une femme se disputent sur les mérites respectifs de leurs parents défunts ceux-ci, excédés d'être si mal traités, profitent du sommeil du mari pour mettre pied à terre et secouer l'impertinent. Mais, très vite, leurs propres histoires les reprennent — et ils les revivent pour les expliquer. Tout cela afin de nous conduire à cette constatation, qu'il n'y a rien de nouveau sous le ciel et que nos ancêtres n'étaient pas plus purs que nous.

Je ne veux pas abîmer par des explications un conte aussi magiquement tourné. Sachez seulement qu'il y a là bien plus de talent, sans prétention et sans grands mots, que dans tous les lourds traquenards poétiques sur lesquels le théâtre nous entraîne depuis longtemps au nom du malheureux Giraudoux, appeau qui n'en peut mais. L'autre semaine, je vous parlais du théâtre Agnès Capri. Voici, sur le plan de la comédie, un spectacle de la même veine — français et cette fois dans le sens valable du mot : avec de l'invention, de l'émotion, une sobriété qui cache par pudeur une réelle puissance d'élan. Ah ! décidément, je me sens tout à fait l'ami de M. Adam (que je ne reconnais pas autrement que par cette réussite).

C'est M. Dux qui a mis en scène *La Fugue de Caroline*. A quelle légèreté son effort, qui doit être de taille, a abouti ! Et puis ici, on voudrait citer tous les acteurs, et définir leurs spécialités, si j'ose dire : la grâce de M^{lle} Lucy Léger, la fantaisie incroyable de M. Pasquali, l'émotion de M. Ivernel, et M. Léonce Corne, et M. Maurice Porterat, et tous les autres... Dans cette comédie, il n'y a qu'un

acteur qu'on souhaiterait omettre, parce qu'on a déjà beaucoup parlé de lui : c'est M. Alfred Adam. Mais il a tant d'agrément dans le rôle du mari qu'on lui double sa somme de louanges. Ses camarades ne seront pas jaloux de lui. Car il leur vaudra le succès le plus mérité. Un succès que je prédis sans même toucher du bois. Cette fois, le destin n'osera pas me donner tort.

René LAPORTE.

LA VIE MUSICALE DE RAVEL A MILHAUD

Après quatre ans d'étouffement, la musique française a reconquis, depuis la libération, la place qui est la sienne dans le mouvement musical contemporain, c'est-à-dire la première. La même semaine vient de voir la reprise de « l'Heure Espagnole » à l'Opéra-comique et la première audition du « Festin de la Sagesse » par les soins de l'Orchestre National. Ravel et Milhaud, deux natures d'artiste, deux tempéraments de musiciens, deux techniciens aussi éloignés que possible l'un de l'autre. Là où ils se rencontrent, c'est dans la richesse de leur inspiration créatrice, dans l'absolue sincérité de leurs moyens d'expression, dans le pouvoir de susciter l'intérêt et l'émotion à un égal degré, malgré la diversité des voies employées.

Une œuvre comme l'« Heure Espagnole » est bien faite pour accréditer la légende d'un Ravel uniquement tourné vers les raffinements de l'intelligence et les chatolements de l'esprit. Tout semble, en effet, esprit dans cette comédie musicale, depuis les incessantes inventions de la palette instrumentale jusqu'à la manière hautement cocasse dont le texte de Franc Nohain est souligné par la conduite des voix. Et pourtant, l'œuvre émeut, non pas par l'étalage de grands sentiments, ici totalement absents, mais par la force poétique avec laquelle l'atmosphère espagnole, qui a toujours hanté Ravel, est ici évoquée. La délimitation entre ce qui est vérité psychologique et subtile parodie est si volontairement incertaine que tout finit par se fondre en cette réalité supérieure qui domine et accepte tous les contrastes et qui se nomme précisément poésie. Le décor à la fois vaste, ensoleillé et intime dans le respect des détails imaginés par les auteurs a davantage rendu justice, dans la présentation de l'Opéra-Comique, à cette qualité essentielle de l'œuvre que sa réalisation musicale, qui a le plus souvent manqué de cette légèreté aérienne qui est, constamment, celle de la partition.

L'œuvre de Milhaud mériterait une analyse plus approfondie que celle que nous pouvons en faire ici. Depuis la débauche de puissance et de rutillement sonore de son « Christophe Colomb » (1936), l'art de Milhaud semble s'être quelque peu affiné, dépouillé, visant moins aux grands effets de masse qu'à une traduction très fidèle, par des moyens dont la simplicité n'exclut pas une expressivité aussi émouvante que variée, des propositions du texte de Claudel. Les grands thèmes lyriques directement inspirés par d'antiques mélodies sacrées se mêlent à des évocations musicales extrêmement suggestives des paysages où l'action légendaire est censée se dérouler, et si la douleur humaine y emploie volontiers un langage romantique, la joie, ne dédaigne pas, pour s'exprimer, tels rythmes sauvages dans lesquels nous avons retrouvé comme un rappel de certains procédés chers à un Olivier Messiaen. Il n'est pas question d'établir ici des filiations dans un sens ou dans l'autre, mais simplement des correspondances qui montrent l'unité d'une époque créatrice à travers le foisonnement de ses plus illustres représentants

Antoine GOLÉA.



Paulette Goddard, deux « belles » sur le retour et Norma Shearer dans « Femmes » (Women).

“ FEMMES ”

George Cukor venait de finir *Holiday*. Norma Shearer achevait *Marie-Antoinette*, d'après le livre de Stefan Zweig, convenablement adapté à l'écran, c'est-à-dire entièrement trahi; Technicolor s'efforçait de placer laborieusement ses chromos. Clare Boothe, à qui son mari l'éditeur, Henry Luce, conseillait d'écrire des pièces, sans doute par crainte de devoir éditer ses romans, pondait une comédie; Joan Crawford songeait au passage inexorable des années sur ses os; tandis que Paulette Goddard n'avait d'autre ambition que de montrer ses appâts, mal utilisés par Charles Chaplin.

Tout cela engendra en 1939 l'idée d'un film: *Women*, que nous voyons aujourd'hui sous le titre de *Femmes* (l'auteur des inepties absurdes avec lesquelles on « traduit » les titres étrangers était sans doute absent).

Henry Luce est le responsable de la pièce d'Anita Loos, qui aurait pu rester à son roman, *Les hommes préfèrent les blondes*. Sans arrière-pensée, il dit un jour à sa femme:

— Mais qu'est-ce que vous pouvez dire toute la journée avec vos amies? La réponse vint quelques mois après, assez redoutable: une pièce, d'ailleurs amusante. Le film ne cache pas son origine théâtrale, mais nous reconnaissons que le dialogue cinématographique et les quelques « gags » sont excellents et menés avec un brio rossinien.

C'est peut-être le meilleur film de Norma Shearer. Elle joue le rôle d'une femme simple, heureuse de ses dix ans de mariage, victime de la sottise cruelle de ses amies, oies roses d'un monde désœuvré et inutile. Elle apprend que son mari s'est épris d'une vendeuse de parfums (Joan Crawford); elle n'admet pas la morale maternelle qui justifie la fantaisie d'une saison d'un homme qui est fatigué de lui-même. Malgré une fillette adorable (Virginia Weidler), elle exige le divorce. Reno résout rapidement le problème et son divorce est prononcé à l'instant même où elle s'aperçoit d'avoir fait fausse route. Mais le mari a déjà justifié sa liberté en épousant l'aventurière. Bien entendu, la reconquête de l'homme de sa vie, et du père de son enfant, ne seront qu'un jeu, facilité par le dévergondage intéressé de Joan Crawford (qui renonce à nous montrer des fragments de son académie dans des scènes interminables qui se passent dans une baignoire: elle a ses raisons).

La réalisation du film est impeccable, même si le « style » de ces femmes « élégantes » date considérablement. Mais, si nous songeons aux robes ridicules de *Falbalas*, et surtout à la fameuse robe-oiseau de Micheline Presle, qui ne datent que d'une année, nous rendrons hommage à la fantaisie 1939 de Broadway. En revanche, nous couperons purement et simplement le fragment en couleur qui se place au milieu du film, sans raison valable dans le conte, et de toute façon insupportable à nos yeux 1945. *Femmes* gagnera, et les plaisanteries faciles sur le goût d'outre-Atlantique seront limitées.

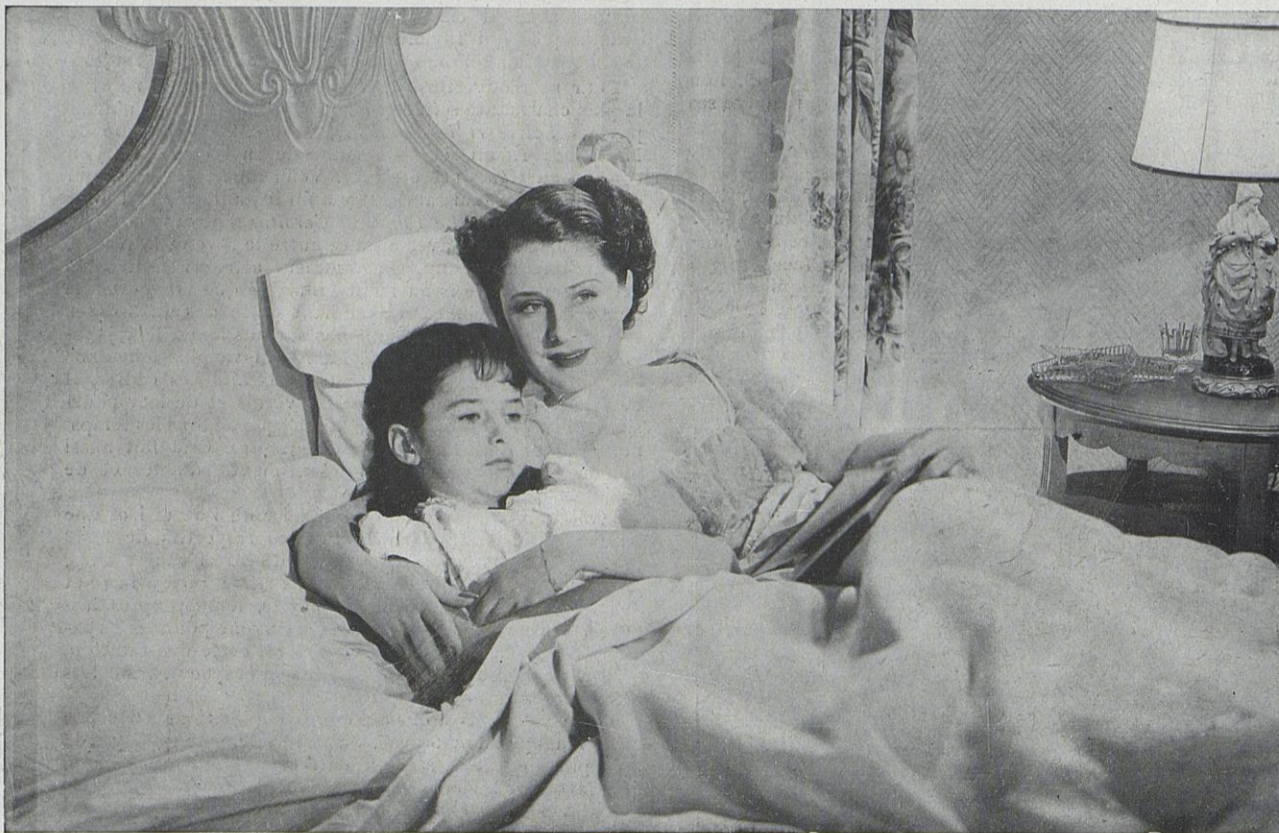
Pour le public français, qui voit la version originale, la cocasserie de la comédie est accrue par « l'amour, l'amour », prononcé avec extase par une

soi-disant comtesse parisienne qui se nourrit de champagne.

Remarquons encore la présentation allégorique du film: les artistes, Rosalind Russell, Mary Boland, Joan Fontaine, Paulette Goddard, Virginia Grey, Ruth Hussey sont annoncées par l'image d'un animal qui les caractérise: de la vache à la vipère et du hibou à la gazelle. Une basse-cour aurait été suffisante.

La gageure du film, un film de femmes d'après la pièce d'une femme, où les hommes n'arrivent que par téléphone, est parfaitement tenue. Mais l'homme restait quand même le mobile, voire le péché mignon.

MYLE



Norma Shearer et la petite Virginia Weidler dans « Femmes » (Women).

89^e Année - N° 4335

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

24 Novembre 1945

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: F. de CLERMONT-TONNERRE
Téléphone: INValides 19-44 - INValides 67-48

SERVICE DE PUBLICITÉ DU " MONDE ILLUSTRÉ "
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone: Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél.: Franklin 55-25

ABONNEMENTS

France et Colonies

Etranger:
1/2 tarif postal

Plein tarif postal

6 mois

un an

750

1.500

800

1.600

850

1.700

RÉDACTEUR EN CHEF: Pierre CHEVILLOTTE
Téléphone: INValides 80-37 - INValides 80-53

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay - PARIS VII^e - Adr. tél.: MONDIL-Paris

Compte Chèques Postaux Paris: 4-116-52



Le Monde Philatélique

LONDRES. — Voici quelques prix pratiqués actuellement sur le marché philatélique de Londres pour des timbres français. Jeux Olympiques, série 3/3; « Ronsard » -/9; 1924-25 « Exposition Internationale », série 4/-; « American Legion » 2 valeurs 2/-; Centenaire de l'Algérie 1/-; « Exposition Coloniale » série 6/-; « Vimy » 2 valeurs 2/-; 1935 « Pour les chômeurs intellectuels » 2 valeurs 15/-; 1937 « Pour les chômeurs intellectuels » 2 valeurs 2/-; « Congrès des Chemins de Fer » 2 valeurs 1/9; « Descartes » 2 types 1/9; 1940 « Pétain » 4 valeurs, grand format 8/6; « Pétain » 1 fr. plus 10 cent. 1/6; 1940 « Secours d'hiver » 2 valeurs 4/6; « Stendhal » 2/-; « Massenet » 1/6; « Œuvres de l'Air » 5/-; « Famille du Prisonnier » 2 valeurs 8/6; 1944 « Hommes célèbres du XVII^e siècle » série 12/6; « Cathédrales » série 10/-; « Sarah Bernhardt » 1/6. Les prix sont indiqués en shillings pour des timbres neufs.

PARIS. — Aurons-nous bientôt des nouveautés étrangères? C'est la question que tous les philatélistes français se posent. Comme on le sait, les marchands de timbres sont depuis longtemps en lutte avec les douanes et réclament — à juste raison — l'établissement d'un système de licences permettant l'exportation et l'importation des timbres-poste dans des conditions qui ne pourront nullement être nuisibles au fisc, mais qui par contre seront susceptibles de faire entrer des sommes importantes dans la caisse des P.T.T. Nous apprenons en dernière minute, qu'un assouplissement des mesures draconiennes en vigueur, est à l'étude au ministère des Finances et que les échanges internationaux deviendront peut-être de nouveau possibles. Les P.T.T. français ne demandent pas mieux que d'exporter le maximum possible de vignettes, car un timbre parti à l'étranger perd toute sa valeur d'affranchissement. Les feuilles stockées en France pourront — en cas de crise — être jetées sur le marché et vendues à la valeur faciale pour le besoin postal courant. Le budget des P.T.T. serait pour un certain temps gravement compromis. Par contre les timbres partis à l'étranger ne peuvent plus présenter aucun danger. Les nouveautés importées seront payées par des timbres français en cours, on ne demandera donc pas un centime à l'Office des Changes. Espérons que les services compétents n'hésiteront plus longtemps pour mettre un terme à la fâcheuse situation actuelle de la philatélie française.

BRUNSWICK. — Faisant suite aux émissions de Berlin et de Dresde, le Gouvernement Militaire Allié en Allemagne, prépare une nouvelle série à Brunswick. D'après certains renseignements reçus de Berlin, dans l'avenir chaque zone d'occupation aura des timbres différents.

MONACO. — Voici les derniers prix pratiqués au Carré Marigny, à Paris pour des timbres de la Principauté : « Jardins » 1750; « Princes » 1^{re} série 2000; « Princes » 2^e série 500; « Croix-Rouge » 1200; « Cancer » 175; « Exposition Philatélique » 3 valeurs 85; série provisoire avec surcharge « Postes » 175; « Monuments » série complète avec le 2.50 rouge et le 5 fr. « Cathédrale » 500.

STRASBOURG. — Les vignettes mises en

vente à Strasbourg à l'occasion de la Semaine de l'Air connaissent un très grand succès. Il s'agit de la première émission de ce genre depuis la guerre et tous les collectionneurs de la poste aérienne aimeront avoir une série. Or, le tirage est limité à 500 séries complètes et à 500 « petites séries ». La série complète est ainsi composée : 4 valeurs typographiées 15, 20, 25, et 50 fr. et 1 valeur gravée de 200 fr.

NEW-YORK. — Comme on le sait, le Président Roosevelt était un fervent philatéliste. Les chefs d'état étrangers savaient bien que le plus grand plaisir que l'on pouvait faire au Président, était de lui envoyer quelques timbres. Ainsi le Président du Brésil Getulio Vargas lui avait offert en cadeau une superbe collection de timbres brésiliens. Nous apprenons que cette collection a mystérieusement disparu. Elle appartenait depuis la mort du Président Roosevelt à la « Roosevelt Memorial Library » à Hyde-Park et le conservateur de cette bibliothèque l'a prêtée aux organisateurs d'une grande exposition artistique qui se tient actuellement à New-York. Les marchands de timbres américains ont déjà reçu la liste des pièces rares de la collection, afin de pouvoir alerter immédiatement la police si quelqu'un essayait de les vendre.

BOITE AUX LETTRES. — Nous répondons dans cette rubrique à toutes les questions que nos lecteurs veulent bien nous poser et qui présentent un intérêt général pour les philatélistes. M. J. Coulon (Paris). Vous nous demandez combien y a-t-il de collectionneurs en France? Pour répondre à cette question, nous citons un article publié par l'éditeur du catalogue « Complet ». Il écrit : « Nous répondons tout d'abord que la philatélie se propage de façon inouïe, pour la grande joie des anciens collectionneurs, des marchands et particulièrement de l'Agence Coloniale et de l'Administration des P.T.T. Serrons la vérité de près. Voici qui pourra nous permettre d'étudier une moyenne. La première fois qu'il fut question du catalogue « C », ce fut à l'occasion de la Foire de Paris. Le 8 septembre, quelques exemplaires apparaissent; le 24, était enregistrée la vente de 48.000 exemplaires. Supposons que 10 % des collectionneurs soient à l'affût des nouveautés, aussi bien en ce qui concerne le catalogue que pour ce qui regarde les timbres. Si donc près de 50.000 exemplaires d'un nouveau catalogue ont trouvé amateurs, on peut estimer à près de 500.000 le nombre de collectionneurs en timbres français. Sans exagération aucune, on peut imaginer le reste de la planète. Ainsi on peut évaluer à 750.000 environ le nombre de philatélistes collectionnant les timbres de France ».

P. ALMASY.

UN CADEAU DE CHOIX...
COLLECTION IMPERIALE
J. FORET Expert
 ACHAT - VENTE
 TIMBRES-POSTE
 Env. Catal. P.A. Prix 13F
 64.R. LAFAYETTE. PARIS. PRO.3427
 ALBUM DE
 TIMBRES-POSTE
 D'AVIATION
 PRIX: 300F
 Avec timbres
 500 à 50.000F

GALERIES DE TABLEAUX



Portrait de miss Gertrude Stein par **F. RIBA-ROVIRA** (Gal. Roquépine)

GALERIE ROQUÉPINE

1, rue Roquépine - Tél. Anjou 99-61

RIBA - ROVIRA

Vernissage le 13 décembre

GALERIE COULEUR DU TEMPS

9, rue Arsène-Houssaye. — Carnot 37-18

Exposition

Charles BLANC — CHARLEMAGNE

Ouvert de 14 à 18 heures.

GALERIE DROUANT-DAVID
 52, faubourg Saint-Honoré.
 Exposition OSTERLIND

GALERIE LOUIS-CARRE
 11, avenue de Messine.
HENRI LAURENS
 Sculptures et Dessins

A L'HOTEL DROUOT

Salle 6 - Exp. le 24 - Vente le 26 nov. — Tableaux et meubles anciens. Experts : MM. Haro et Préau M^e Pruvost.



PLUS DE CHAUVES

Traitement infaillible contre la chute des cheveux et la calvitie

Écrire : **Service "L" Capillogène**

53, Boulevard Haussmann - Paris

(brochure contre 6 francs en timbres)

L'aimant du soleil

VITREX

Le Châssis **VITREX** est léger
 Incassable, il résiste aux intempéries
 Notice 45 sur demande
 Société **VITREX**, 48 bis, rue Lafayette, PARIS IX^e

I. D. Publicité

CH. LEMONNIER 416



SUR LE PAPIER

LES TISSUS
 LE BOIS
 LES MAINS

On efface comme on écrit...

avec

Corrector

PRODUIT FRANÇAIS GARANTI SANS CHLORE





Révérence



FRANCIS
GILLETTA SC.

FOUQUET
PARFUMEUR

AS ♦ PUBLICITE